

Mémoires de Blondin par Funambulus

Au mois d'octobre 1877, Blondin se rend à Paris où il donne vingt-quatre représentations et connaît un grand succès. Ses relations avec la Presse parisienne sont excellentes et Paul Dalloz, le directeur du *Petit Moniteur Universel*, lui propose de publier ses mémoires sous son contrôle. Blondin accepte et celles-ci paraissent dans ce journal dès le 2 janvier 1878 sous la signature de Funambulus et font l'objet d'un feuilleton quotidien en dix-neuf chapitres, publié jusqu'au 24 janvier.

L'auteur avertit ses lecteurs : « Nous avons raconté, à l'aide des notes qui nous ont été fournies par le héros du Niagara, et aussi à l'aide de documents puisés dans les collections de journaux américains, anglais, italiens, portugais, espagnols et français, les aventures du chevalier Blondin depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Nous n'avons rien inventé, rien exagéré, rien altéré. »

C'est donc avec beaucoup de curiosité mais un peu d'angoisse que je commençai la lecture de ce texte, conscient de l'avantage décisif dont bénéficiait ce mémorialiste, contemporain de notre ancêtre funambule, qui avait recueilli directement de sa bouche les informations que nous avons patiemment récoltées, ma sœur et moi, en dépouillant pendant plus de dix ans de nombreuses archives et des milliers de journaux. Je m'attendais à ce que ce témoignage ne rende caduc le récit des 53 premières années de sa vie que j'avais déjà écrit et édité. Cependant, j'ai pu rapidement constater que son auteur n'avait nullement respecté son engagement et qu'il avait en maintes occasions, soit laissé libre cours à son imagination, soit déformé les faits rapportés par Blondin sans avoir l'élémentaire correction de lui donner son texte à relire. Ceci, ajouté à d'évidents défauts de mémoire de Blondin et à sa volonté de cacher les traces de sa famille française, ôtait à ce témoignage la plus grande partie de sa valeur. En fait, ces mémoires impromptues ne m'apportaient pas grand-chose !

J'avais initialement prévu de mettre ce texte en annexe du dernier tome de ma biographie mais, au terme de la transcription de ses 35 pages, il m'est apparu qu'il était tellement bourré d'erreurs qu'il n'en valait pas la peine. Cette courte biographie a par contre sa place sur ce site Web consacré à Blondin et j'espère que de nombreux internautes auront plaisir à la lire.

Jean-Louis Brenac

2 janvier 1878 - Le Petit Moniteur Universel

À 200 pieds AU-DESSUS DU SOL

MEMOIRES DE BLONDIN

Par FUNAMBULUS

Chapitre I

Une parenthèse. — Gravelly-Raveily. — Pénible recherche d'un sobriquet. — Heureux surnom. — Une innombrable famille. — Fils inconnu. — Père dénaturé. — Devant le magistrat. — Fermons la parenthèse.

La plupart des hommes qui ont écrit leurs mémoires se sont fait une loi de révéler, avant tout, au public, la date de leur naissance et le secret de leurs premières années.

Il no plairait point au héros du Niagara de se soustraire à un usage que d'anciens ministres ont respecté.

Or, le nom de Jean-François Blondin inscrit sur les registres de l'état-civil l'année...

Mais nous allions déjà commettre une erreur grave ; il nous faut, en dépit de notre désir d'observer les coutumes établies, ouvrir ici une parenthèse dont nul ne saurait méconnaître l'opportunité.

Blondin n'est pas le nom du célèbre équilibriste. Ce sobriquet devenu populaire sur tous les points du globe, lui fut imposé par un gymnasiarque fantaisiste, à la suite de circonstances que nous devons raconter.

Au début de la saison de 1851, la troupe Ravel, non moins fameuse à cette époque que celle de Franconi, remarqua dans une ville de province l'agilité, la grâce, la souplesse, l'intrépide courage de l'artiste qui, par sa prodigieuse funambule, devait bientôt étonner des rois.

Le père Ravel, après la représentation, se rendit dans la loge de l'incomparable acrobate.

Mes compliments, mon cher, dit le vieux directeur ; j'ai assisté à bien des spectacles extraordinaires, mais jamais je n'avais vu d'exercices comparables à ceux que vous avez exécutés ce soir.

Le jeune homme, ému d'entendre formuler de tels éloges par un juge si compétent, fit une respectueuse pirouette.

— Consentiriez-vous à quitter la France ? reprit Ravel.

— Sans doute, si...

— Vous voulez savoir quelle situation je pourrais vous offrir ? Ne vous préoccupez point de cela. Nous embarquons dans trois jours pour les États-Unis. Soyez au Havre au moment de la marée, et je vous assure, dès à présent, que vous ne vous en repentirez pas. Est-ce convenu ?

— Comptez sur moi. L'équilibriste fut fidèle au rendez-vous. Au jour et à l'heure dits, le 8 avril¹ il rejoignit la troupe ambulante et prit place avec elle sur le bâtiment.

Dès qu'on fut arrivé à New York, Ravel fit annoncer, par la voie des journaux, le détail des merveilles qu'il allait offrir aux Américains; il allait procéder à la rédaction des affiches, lorsqu'il se rappela qu'il avait omis de demander à son nouveau sujet son nom et ses prénoms.

—Comment vous appelez-vous? lui dit-il

— Jean-François Gravelé.

— Plaît-il?

—Gravelé, Jean-François.

—J'avais bien compris. Mais il est impossible de placarder ce nom-là sur les murs ; tout le monde rirait ; votre avenir serait compromis. Cherchons autre chose.

L'imprésario laissa tomber sa tête entre ses mains et réfléchit longuement.

Puis tout à coup :

— Sauvé ! j y suis! J'ai une idée ! s'écria-t-il; nous mettrons Gravelly, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Au contraire, monsieur, au contraire. Toutefois, le visage de Ravel, qu'un large sourire avait un instant animé, redevint sombre.

—Comment ! au contraire, reprit le directeur d'une voix menaçante, vous ne trouvez pas ma trouvaille stupide!... absurde!... insensée!... Ignorez vous que l'un de mes fils travaille sous le pseudonyme de Ravelly ? Ravelly, Gravelly, —c'est exactement la même chose ; l'intelligence de la foule est déroutée, il y a confusion, et quand il y a confusion, il n'y a pas de recette. Cherchons encore.

Ravel et son pensionnaire épuisèrent vainement les ressources de leur imagination.

—Mais, rugit le Barnum eu un accès de désespoir, aucun des membres de votre famille n'a donc eu de sobriquet !

—A l'époque où mon père servait dans les régiments du premier empire, répondit Gravelé, la couleur de ses cheveux l'avait fait surnommer par ses camarades...

— Surnommer comment? Parlez vite, que diable; ne voyez-vous pas que je deviens fou !

—L'avait fait surnommer Blondin, reprit l'équilibriste.

—Blondin! Exorbitant? Surprenant! Irrésistible! Le succès est à nous *mon vieux* ; à nous l'or, à nous les sourires, à nous la renommée. Blondin ! Quel chef-d'œuvre !

Et dès le soir de cette entrevue, le nom de Blondin s'étala en lettres monumentales sur les murailles de New-York.

Le public répondit à l'attente de Ravel; les spéculateurs du théâtre Niblot poussèrent des hurrahs en l'honneur de Blondin, mais celui qui portait cette appellation ne tarda pas à être la victime de certaines mésaventures qui lui firent regretter le nom de ses aïeux.

Dès l'aurore de sa célébrité, et en même temps de sa fortune, Blondin vit venir à lui une légion de Blondin. De pauvres hères, mourant de faim, se présentaient à son domicile, dans toutes les villes qu'il traversait, et l'ayant salué d'un :

— Bonjour mon cousin, — ou mon neveu, mon oncle, mon frère,

Lui demandaient, afin, disaient-ils, de supporter le poids d'une situation cruelle, quelques pièces de monnaie.

Jamais Blondin ne ferma sa bourse à ces solliciteurs, et jamais il ne détruisit leurs illusions sur des liens de parenté dont il lui eût été facile de démontrer l'erreur.

Un jour cependant, après l'ascension du Niagara, le héros de cette périlleuse entreprise reçut, à Breslau, la visite d'une femme escortée d'un gaillard de quinze à dix-huit ans, dont la taille dépassait bien six pieds, sans mentir,

— Est-ce à monsieur Blondin que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-elle.

— Oui. madame.

Alors l'inconnue tourna ses regards vers le géant qui s'était tenu près de la porte et, d'une voix étouffée par les larmes :

— Fritz ! s'écria-t-elle, allez embrasser votre père!

1 - J'avais estimé cette date au 3 avril.

Blondin échappa, grâce à son agilité, aux caresses du phénomène, et cette fois, il déclara sans détour que son véritable nom était non pas Blondin mais Gravelé.

— Quoi! reprit la visiteuse indignée, vous refusez de reconnaître votre enfant! Avez-vous oublié qu'en partant pour la France, vous avez confié ce malheureux à mes soins et juré de venir le reprendre quatre semaines plus tard!

— Mais, madame...

— Avez-vous oublié, méchant homme, la promesse que vous fîtes alors de payer mes services trois thalers par quinzaine?...

— Je vous répète madame que mon véritable nom...

— Quatre cent huit quintaines se sont écoulées depuis cette époque. C'est onze cent soixante-dix thalers qu'il me faut ou je garde le mioche !

— Eh ! qui vous le réclame ce mioche, reprit Blondin impatienté. Encore une fois, madame, je ne comprends rien à toute votre histoire.

— Ali ! vous ne comprenez pas ! Je vous ferai comprendre, moi !

Et, passant son bras au bras de l'adolescent gigantesque :

— Viens, Fritz, ajouta-t-elle, viens mon chéri, je ne veux pas t'imposer plus longtemps la vue d'un père dénaturé.

Le lendemain, l'artiste reçut l'ordre de se rendre chez le chef de la police, où il rencontra son prétendu fils et sa nourrice. Le magistrat ne lui cacha point qu'il réprouvait fort sa conduite.

— Cette femme ne vous a donc pas dit mon nom, s'écria Blondin, mon vrai nom, le seul qui m'appartienne? Je me nomme Gravelé. Blondin est un nom de guerre, imaginé pour les besoins de la réclame.

Chapitre II

Biondin compatriote de l'abbé Prévost. — Petit Jean ! — Premiers jeux. — Complément d'éducation. — L'enfant débute. — La vie commence.

Jean-François Gravelé, dit Biondin, naquit en 1824, le 28 février.

Son père, un ancien soldat de l'empire, qui avait vu le feu de Wagram et d'Austerlitz, parcourait alors la France avec sa femme et ses enfants et donnait dans toutes les grandes localités des représentations funambulesques.

La troupe venait d'obtenir de bruyants succès sur la place d'Armes d'Abbeville et elle se dirigeait, à petites journées, vers Boulogne, lorsqu'un arrivant sur le territoire d'Hesdin Mme Gravelé donna le jour à son cinquième enfant¹

Hesdin, patrie du spirituel abbé Prévost, est une fort jolie et fort ancienne ville située à à vingt kilomètres de Montreuil, sur les bords rive la Couche, dans le Pas de Calais.

Pendant quelques semaines, on campa près des remparts ; puis on se remit en route, et jamais le futur Blondin ne revit son pays natal. Mais il en aperçut bien des fois le clocher du haut de la ligne ferrée qui conduit de Paris à Calais, et, aujourd'hui encore, le spectacle de cette flèche romane, piquant au loin le ciel, éveille en lui de tendres souvenirs.

A six mois, l'enfant marchait.

Non pas comme ces bébés qu'un brin de paille renverse; il marchait droit et d'aplomb, sans bourrelet, sans appui, sans soutien.

1- Nous n'en comptons que quatre

Un matin du mois de septembre de cette même année 1824, à Dunkerque, sa mère était allée chercher les provisions pour la journée, le laissant seul endormi dans sa berceuse.

Quand elle revint, la couche était vide... On s'imagine sans peine le désespoir de la malheureuse femme. Elle se lamente, elle pleure, elle quitte, affolée, la maison ambulante, appelant partout :

— Petit Jean ! petit Jean !

Elle court au champ de manœuvres, où son mari construisait le cirque.

Ni le père Gravelé, ni ses fils, ni ses filles n'avaient vu petit Jean.

Ils firent ensemble une véritable battue dans la ville; ou les vit au parc et rue de la Couronne; rue Neuve et au port; rue de la Bergues et rue Jean-Bart; à l'arsenal et au bassin de la Marine ; à l'église Saint-Eloi, au quartier de la Citadelle, au faubourg du Mail, au chemin de fer, demandant à tous des nouvelles de petit Jean.

Petit Jean, tandis que sa famille éplorée le croyait à jamais perdu, essayait ses forces derrière le parc paternel, sur les fortifications.

Lorsqu'un le retrouva, il se tenait debout sur une chaise renversée, dans la position du génie de la Bastille, — dont il avait d'ailleurs la nudité, — le pied droit reposant seul sur l'un des barreaux du siège, la jambe gauche rejetée en arrière et les bras étendus en avant.

En l'absence de Mme Gravelé, l'espiègle s'étant éveillé avait quitté son berceau et s'était caché là, pour jouer au faiseur de tours.

L'enfant ne fut point grondé, — on était trop heureux de le revoir pour songer à punir. — mais son père résolut qu'il quitterait dès le lendemain ses langes pour prendre le maillot, afin de le préserver des rhumes, — si, par aventure, l'idée de renouveler ses exercices.

Il les renouvela bientôt en effet, avec une telle agilité que ses frères en furent jaloux.

Tout ce qu'il voyait faire pendant les répétitions auxquelles il était admis, il l'exécutait aussitôt, instinctivement, sans leçons ni con-

En l'absence de Mme Gravelé, l'espiègle s'étant éveillé avait quitté son berceau et s'était caché là, pour jouer au faiseur de tours.

Les difficultés du saut périlleux, de la course sur une mappemonde, de la danse sur des bouteilles, semblaient ne pas exister pour lui.

Il superposait deux, trois, quatre sphères l'une sur l'autre, posait sa tête sur le sommet de cette fragile colonne et demeurait ainsi pendant plusieurs minutes, les jambes en l'air.

— Ce marmot-là se tiendrait debout sur la pointe d'une baïonnette ! disait M. Gravelé.

Et ce qui surprenait par-dessus tout les spectateurs familiers de ces périlleux amusements, c'est que jamais l'équilibre ne lui faisait défaut.

La précocité de ces dispositions surprendra davantage encore ceux des lecteurs de ces mémoires qui ne connaissent pas Blondin.

Ceux qui l'ont vu sur sa corde, à deux cents pieds de haut, prendre son repas, penseront comme nous que l'homme capable d'accomplir de tels phénomènes ne ressemble point aux autres hommes.

Cependant, les mois s'écoulèrent; l'enfant grandit; ses forces redoublèrent, son adresse se développa et ses parents exaucèrent enfin la prière qu'il leur avait si souvent adressée.

Le petit prodige parut devant le public.

Ces débuts eurent lieu à Lyon en 1827, devant une salle peu garnie, mais dans laquelle s'gelait caché un spectateur qui devait commencer la fortune du jeune artiste.

Le directeur du Grand-Gymnase¹, ayant entendu vanter les aptitudes de l'équilibriste de trois ans, avait voulu voir cette merveille.

Il était venu avec l'intention de railler. Mais, dès que le gamin eut exécuté sa première voltige, le gymnaste fut convaincu de sa supériorité et, à la fin du spectacle, il alla demander à M. Gravelé l'autorisation de parfaire l'éducation de son fils.

1 - Ce séjour au Grand-Gymnase de Lyon a souvent été cité, en particulier dans les brèves biographies publiées par Blondin lui-même dans les livrets qu'il faisait distribuer à la sortie de ses spectacles. Je ne l'ai pas repris car je n'ai trouvé aucune trace de ce Grand-Gymnase à Lyon. Il est possible cependant que cette histoire soit vraie et je l'introduirai à l'occasion d'une nouvelle édition.

Petit Jean passa toute une année chez son bienfaiteur exerçant son corps aux exercices les plus invraisemblables, grimant aux échelles, montant au sommet des mâts, sautant par-dessus des chevaux avec la souplesse gracieuse d'un singe, courant sur des cordes tendues comme sur un tapis de moquette.

Quand il eut atteint sa quatrième année, son professeur décida qu'il était temps pour lui d'affronter les regards de la foule et de commencer sa carrière...

Une carrière — excusez du peu ! — que des princes eussent volontiers suivie.

L'auteur des dialogues sur *l'Art de sauter et voltiger en l'air* raconte, en; effet, qu'il composa son livre pour complaire à son protecteur, Charles IX, qui était, dit-il, « désireux au possible de s'exercer à ces sauts périlleux, lesquels j'avais l'honneur de lui servir de maître. » On sait également que le père de Mme Saqui, le fameux Lalanne, dit *Navarin* avait été professeur du comte d'Artois, qui fut depuis Charles X.

Le petit Gravelé retourna donc chez son père et devint le plus brillant des interprètes de la troupe nomade. Il parcourut un grand nombre de villes dont l'énumération serait au moins superflue, mais son rêve, son plus ardent désir ne s'était point encore réalisé : il ne travaillait pas sur la corde.

Nous allons voir comment il parvint au comble de ses vœux.

Chapitre III

Voyage en Italie. — Fêtes en l'honneur du roi. — Mlle de la Poltronnerie. — Si papa voulait. — Nouvelle escapade de petit Jean — Un filet improvisé. — L'enfant triomphe.

La famille Gravelé avait donné une série de représentations dans le midi, lorsqu'elle apprit que la ville de Turin préparait de magnifiques réjouissances pour la fête du roi Charles-Albert. C'était une occasion pour le père Gravelé de voir un pays dont il avait, tant de fois, entendu vanter les splendeurs par ses camarades de chambrée.

Les dernières recettes avaient rempli la caisse; on avait une garde-robe neuve, l'état des accessoires était satisfaisant; rien ne s'opposait à l'accomplissement du voyage.

Dés le lendemain, les malles furent bouclées et la grande voiture des artistes nomades roula vers l'Italie, par monts et par vaux.

Quand on arriva dans la belle capitale du royaume de Sardaigne, les monuments, les palais, l'arsenal, l'Académie militaire, la bibliothèque, le musée, étaient décorés de drapeaux, de feuillages, d'écussons.

Au milieu des voies principales, tirées au cordeau, coupées à angle droit, des arcs de triomphe supportaient de larges inscriptions en l'honneur du souverain.

Sur toutes les murailles, des affiches annonçaient au peuple les amusements qui allaient lui être donnés :

Feux d'artifice.

Illumination des barques.

Courses de chevaux.

Régates

Courses de chars antiques.

Musiques militaires.

Processions.

Et spectacle gratuit dans les treize théâtres.

Une foule innombrable de géants, de nains, de colosses, de somnambules, de prestidigitateurs, de femmes à barbe, d'animaux féroces, de lutteurs, de chiens savants, et tout un peuple de saltimbanques encombraient rues et carrefours.

Après de vives instances, nos héros obtinrent l'autorisation de s'établir sur la piazza del Pô. Trente six heures seulement les séparaient des fêtes.

Il n'y avait donc pas un instant à perdre.

La nuit, à la clarté des torches, on procéda à l'installation du matériel et les jours furent consacrés aux répétitions.

M. Gravelé ménageait une surprise aux Italiens. Il voulait leur montrer l'adresse de l'une de ses filles sur la corde raide, non pas la corde tendue sur deux X, comme dans les foires, mais la cordé montant à cinquante pieds d'élévation, en ligne diagonale.

Cette ascension, souvent exécutée par la fameuse Mme Saqui était considérée alors comme le dernier mot de la funambule. Blondin devait, plus tard, innover le câble¹ horizontal.

Le père Gravelé disposa donc une corde de manière à ce que l'une des extrémités touchât le sol au nord, tandis qu'au sud l'autre était fixée au quatrième étage d'une maison de la piazza, à la barre d'une fenêtre.

Armée d'un balancier, la fillette devait parcourir cet étroit chemin. Son père l'attendait, au but pour la recevoir entre ses bras.

Comme on allait répéter :

- Ne crains-tu pas que la petite tombe ? Fit Mme Gravelé inquiète.

- On ne tombe que lorsqu'on le veut bien, reprit le vieux soldat et il alla par le commode escalier de l'immeuble occuper son poste.

— Y es-tu? cria-t-il à l'enfant.

— Oui. Papa ; mais j'ai peur...

— Si tu voulais que je monte, moi? interrompit Jean.

— Va te promener et laisse-nous tranquilles, répondit le père.

Puis il ajouta gaiement :

— Allons, en route, Mademoiselle la Poltronnerie.

Mademoiselle posa son pied gauche sur le câble, avança l'autre, fit un pas encore et s'arrêta vacillante.

Jean, campé sur ses petites jambes, les bras croisés, le nez au vent, suivait la manœuvre d'un air malin.

À la fin, n'y tenant plus :

— Papa, laisse-moi monter, dis?...

Son offre ne fut pas mieux accueillie que la première fois.

Cependant sa sœur faisait de prodigieux efforts pour monter/.

— Hardi donc, mille tonnerres, lui disait M. Gravelé, et, afin d'exciter son amour-propre d'artiste :

— Si tu ne te dépêches pas, Jean prendra ta place demain devant le roi..

Cette menace ne rendit pas le courage à la mignonne interprète.

Son père dut lui ordonner de descendre et lui-même descendit vers elle renouveler conseils théoriques qu'il lui avait donnés tant de fois.

Jean, dès que la corde fut libre, saisit le balancier et hardiment s'aventura sur le câble.

Lorsque sa mère constata cette escapade, l'audacieux gamin était déjà à trente pieds de haut.

Alors, pendant que son mari l'accablait des plus vertes imprécations, la malheureuse femme se tint sous la corde et tendit, de ses deux mains, le devant de sa robe, pour recevoir l'enfant.

Mais celui-ci, toujours droit, toujours solide, poursuivit sa marche et parvint triomphant au terme de sa course. Il eût monté au ciel, — si la corde eût été assez longue.

Ainsi s'accomplit la première ascension du futur chevalier Blondin.

1 - Funambulus est probablement un ancien marin car il parle rarement de corde mais presque toujours de câble, contrairement à Blondin qui parle de corde et jamais de câble. Dans la marine, en effet la seule corde est celle de la cloche, toute « corde » ayant un nom distinctif à bord d'un bateau afin d'éviter de dangereuses confusions. L'emploi du terme « corde » est donc interdit. En funambule, un câble est métallique. Le terme « Roi du câble » appliqué à Blondin est donc agaçant. Son emploi par Funambulus est la preuve que ce dernier n'a pas soumis son texte à Blondin avant sa parution.

Chapitre IV

Mort du père Gravelé. — Petit Jean chef de famille. — Histoire d'amour. — Nouvelle recrue.-Le futur Blondin. Joue la comédie. — Fâcheuse intervention de l'autorité.

Peu de temps après cette époque, M. Gravelé père mourut¹ et petit Jean, qui venait d'accomplir sa onzième année, devint le chef de la famille.

Il fit de louables efforts pour remplir son nouveau rôle, peut-être cependant, n'y serait-il point toujours parvenu si la troupe ne s'était augmentée d'un personnage dont les facultés administratives devaient être pour elle d'un puissant secours.

La sœur de Jean, que nous avons vue si troublée sur la corde perpendiculaire, déployait une adresse incomparable sur la corde basse.

Un soir, dans une ville de province, un jeune homme, frappé de sa beauté, de sa grâce exquise, s'éprit d'un fol amour pour elle.

Ce jeune homme, un étudiant en droit, se destinait au barreau; mais les jolis yeux de la demoiselle le firent renoncer à ses rêves de gloire.

Chaque jour, durant un mois, on le vit aux représentations, parmi les spectateurs des places réservées, prodiguer à la gentille acrobate ses applaudissements et ses sourires.

Quand il apprit qu'elle allait partir pour une autre localité, il se décida à demander la main de son idole.

Cette proposition fut vivement discutée; néanmoins, après une délibération à laquelle tous les Gravelé prirent part, on répondit au prétendant que la jeune fille ne voulait point se séparer de sa mère.

— Eh bien, répliqua-t-il, je resterai avec vous si vous y consentez.

Et trois semaines plus tard, en sortant de l'église où le mariage fut célébré², le clerc défroqué reçut le titre de régisseur principal de la troupe.

Mlle Gravelé, devenue Mme***³, exécutait sur la corde basse de tels prodiges, que Mme Saqui ne la vit jamais sans éprouver un sentiment de secrète jalousie.

La célèbre danseuse l'ayant rencontrée aux Funambules, lorsqu'elle avait six à sept ans, alla la trouver dans les coulisses après le spectacle, et d'un ton câlin :

— Sais-tu que tu es fort adroite, ma mignonne ! lui dit-elle.

L'enfant rougit. — Tu deviendras quelqu'un, j'en réponds, mais il faut attendre, vois-tu, les accidents sont si vite arrivés. A ton âge surtout on n'est pas bien solide. Tiens, ajouta-t-elle, voici pour acheter un gâteau, à la condition que tu ne monteras plus sur la corde avant d'être une grande fillette.

Mme Saqui espérait peut-être par ce discours se débarrasser d'une rivale. Elle n'y réussit point.

Mais revenons au héros de ces mémoires. Vers la fin de l'année 1839, la famille Gravelé alla s'établir à Lyon, dans le quartier Sainte-Claire, et Mme Gravelé, peu satisfaite du résultat des dernières tournées, voulut que son Jean renonçât à la carrière qu'il avait toujours suivie. Jean dut se conformer à la volonté maternelle.

Il se mit, nouveau Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale.

— Que savez-vous faire? lui demandait-on.

— Oh ! je sais sauter par-dessus des baïonnettes, monter à la corde, exécuter des voltiges...

1 - André Gravelet est mort à Castres le 3 avril 1837. Blondin a 13 ans, pas onze.

2 - Pauline s'est mariée à l'âge de 18 ans, le 30 juin 1838, avec Jean LEVOTRE mais, d'après l'acte de mariage, il n'est pas étudiant en droit mais peintre en bâtiment, né le 27 juillet 1808 à Charrey, arrondissement de Beaune (Côte d'Or), et demeure à Lyon, rue de Pazzi N°2, fils majeur et légitime de Benigne LEVOTRE, cultivateur, demeurant audit Charrey et de Catherine Tiperoudot.

3 - Mme Levotre

— Vous ne pouvez nous convenir, répondait-on alors... Nous cherchons un employé aux écritures. Cependant, les ressources s'épuisaient; on allait manquer de tout dans le ménage.

Jean apprit que le directeur d'un café-chantant demandait des interprètes pour les scènes comiques.

Il se présenta et fut admis aux appointements de deux francs par soirée.

C'était peu, sans doute; mais, au bout d'une semaine, on porta le prix du cachet à trois francs, et bientôt, en présence du succès qu'obtenait l'enfant, — Blondin avait une très jolie voix de ténor, — le propriétaire d'un établissement analogue, M. Gillet, lui offrit cinq francs par jour.

Le jeune Gravelé ne se borna pas à chanter chez M. Gillet, il fit aussi quelques-uns de ses exercices et se vit entouré des faveurs de la population lyonnaise.

A la même époque, on venait précisément de construire un vaste théâtre à la Croix Rousse.

Jean y fut engagé à trois cents francs par mois pour jouer des vaudevilles, danser sur la corde et chanter des chansonnettes. Tantôt on le voyait dans *Michcl et Christine*, le *Billet de Logement*, *Derlindindin*, ou quelque autre pièce du vieux répertoire; puis il reparaisait, battant de la caisse, sur une corde rendue au cintre de la salle, et terminait enfin la représentation par quelques couplets de genre.

La multiplicité de ces fonctions lui laissait peu de loisirs, mais il était heureux de son sort, lorsque l'autorité préfectorale ordonna la fermeture du théâtre. Le directeur, attribuant cette mesure aux périlleux exercices de Gravelé, congédia l'acrobate. Plus tard, il apprit que cette interdiction frappait, au contraire, les vaudevilles et saynètes, mais le petit Jean, privé de ses seules ressources, dut, après six mois de cette existence, reprendre son premier métier.

Et la maison ambulante que nous avons rencontrée à Hesdin, à Dunkerque, à Turin, roula, encore sur les grandes routes.

Chapitre V

Retour à Lyon. — Visite à la famille Lalanne.- L'hippodrome des Bertaux. — Spectacle extraordinaire. — L'Olympe. — Napoléon recevant son fils à l'Elysée. — Mort de Napoléon. — L'impératrice reste entre ciel et terre. — Elle perd sa couronne. — Elle est sauvée.

La troupe Gravelé parcourut toute» les villes du Rhône et des département» circonvoisins, enrôlant partout de nouveaux interprète», imaginant toujours quelque spectacle inédit pour attirer la foule et amasser des sous.

En 1848, au moment où elle revint à Lyon, après huit années d'absence, les Lalanne étaient établis, aux Brotteaux, dans un vaste hippodrome en planches qu'ils avaient fait construire.

Jean Gravelé alla offrir son concours au doyen des Lalanne — à Navarin — qui repoussa brutalement ses propositions.

— Que prétendez-vous donc faire chez nous?... lui dit-il; danser sur la corde?... mais tout le monde ici danse sur la corde, mieux que vous ne sauriez le faire.

Cependant, le père Lalanne n'ayant pas réalisé les bénéfices qu'il espérait, abandonna son entreprise et alla tenter la fortune à Toulouse, laissant l'hippodrome des Brotteaux à M. Dufour, le propriétaire du terrain sur lequel il s'élevait.

Gravelé se rendit aussitôt chez Dufour.

— Voulez-vous me louer votre cirque ? lui demanda-t-il.

— Mon cirque ? Mais, mon jeune ami, vous êtes fou !...

— Pourquoi fou ?

— Ignorez-vous que, si j'exauçais vos vœux, vous seriez en faillite avant trois mois ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup.

— Essayez toujours.

— Soit, mais à une condition toutefois, c'est que je toucherai une part sur la recette, chaque jour après la fermeture des guichets de location.

— Vos conditions seront les miennes.

— Et quand comptez-vous commencer?

— Après-demain.

— Peste, voue ne perdez pas de temps, mon gaillard.., A après-demain donc, et bonne chance.

Le lendemain, tous les murs de Lyon furent couverts d'affiches' annonçant les débuts de la troupe Gravelé à l'hippodrome des Brotteaux.

Jean avait réduit de moitié le prix des places.

Les premières étaient à un franc, les secondes à cinquante centimes, les troisièmes à cinq sous.

Dés le premier soir, la salle fut comble et l'empressement du public fut plus grand encore lorsqu'on eut jugé les nouveaux acrobates.

Gravelé et son beau-frère avaient introduit dans leur programme certains exercices qui ne pouvaient manquer d'ailleurs de produire sur la foule une vive sensation.

L'un de ces spectacles avait pour titre : l'Olympe, et voici en quoi il consistait :

Un figurant, chargé de représenter Jupiter, se tenait, armé de la foudre, sur une plateforme disposée à 30 mètres de haut.

Deux mâts, placés à environ 1 mètre 50 centimètres l'un de l'autre, conduisaient jusqu'au dieu : deux cordes sur lesquelles on faisait glisser, comme sur des rails, un char romain occupé par Vénus, Mars, Apollon, Mercure et Autres divinités de la mythologie.

Lentement, l'antique véhicule, traîné par une poulie invisible, s'élevait jusqu'au Jupiter et, quand il arrivait au sommet, une flamme de Bengale, dont on apercevait les lueurs bleues ou roses des quatre coins de la ville, éclatait tout à coup.

Ce divertissement pyrotechnique fit fureur; mais tout lasse, et, lorsque le public eut contemplé vingt fois l'Olympe, il fallut lui montrer autre chose.

Gravelé et son beau-frère composèrent alors la figuration de : Napoléon et Joséphine recevant le duc de Reichstadt à l'Élysée,

Pour cette représentation, des costumes avaient été loués au Grand-Théâtre ; on avait doublé les mâts, doublé les cordes et fait l'emplette d'un second char.

L'un d'eux, contenant le duc, devait être hissé, comme pour l'Olympe, à l'aide d'une poulie; Jean et son frère avaient pour mission de traîner dans l'autre, en marchant sur la corde, l'empereur et l'impératrice, et les deux véhicules, se rencontrant à soixante pieds de haut sur un tremplin converti en Élysée, terminaient leur manœuvres au milieu d'un feu d'artifice.

On procéda à la distribution des rôles. Un garçon d'écurie nommé Cruche, dont la ressemblance avec Napoléon avait souvent frappé les artistes de la troupe, fut chargé de représenter l'empereur.

La servante de Mme Gravelé, une grosse fille de Pézenas, pouvait, faute-de mieux, tenir l'emploi d'une impératrice.

Quant au duc de Reichstadt, ce fut la petite nièce de Jean qui le représenta.

Le soir de la première, les gradins de l'hippodrome menacèrent de crouler sous le poids des curieux¹.

Tous les exercices des acrobates, des hercules, des jongleurs, passèrent inaperçus.

On attendait l'instant de la *great exhibition*. Enfin cette heure tant désirée sonna. Les chars roulèrent dans l'arène et leurs roues furent fixées sur les cordes.

Napoléon parut, pâle, comme après Waterloo.

— Donne-moi une prise, dit-il à un de ses camarades, c'est peut-être ma dernière.

— Est-ce que par hasard tu aurais peur ?

— Peur, non, mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver.

L'impératrice fit son entrée à son tour, au milieu des applaudissements unanimes.

Elle était majestueuse dans sa robe à traîne et souriante sous la couronne de cuivre découpé qui paraît son front.

1 - Lors de cette scène, Jean-François est marié depuis un an avec Rosalie et ils ont déjà deux enfants. Il se garde bien d'en parler. Elle a probablement un rôle dans ce spectacle. Je pense que c'est celui de Joséphine.

Puis le petit duc, fut assis dans son chariot, et les deux frères Gravelé, en maillot rose, avec des ailes aux épaules, vinrent en pirouettant.

— Y sommes-nous? Cria Jean.

— Oui.

— En route alors !

— Bon voyage! Répondirent les titis de là galerie.

Les deux Gravelé s'attelèrent au brancard du char de Napoléon et de Joséphine, et chacun marchant sur une corde différente, ils montèrent à pas comptés. ,

Jean, derrière lui, entendait l'impératrice dire à son époux :

— Mais ne te cramponne donc pas comme cela à ma jupe, tu vas me faire tomber.

— Laisse-moi, j'ai le vertige.

— Ferme les yeux.

— Je peux pas.

Cependant les deux funambules poursuivaient leur ascension.

Soudain, un grand cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines.

Napoléon, pris d'une syncope, venait de tomber à terre, raide mort.

Dans sa chute, il avait brisé le brancard du chariot, et celui-ci n'étant plus soutenu avait culbuté en arrière, laissant l'impératrice accrochée par le bras gauche à l'une des cordes.

Malgré la secousse terrible que cette catastrophe imprima aux câbles, malgré la sensation poignante que cette scène tragique provoqua, les deux frères Gravelé ne perdirent pas leur équilibre et purent atteindre la plate-forme.

Quant à Joséphine, elle réussit à remonter ses pieds jusqu'à la corde où elle était retenue, et, dans cette position moins pénible, elle attendit qu'on vint la délivrer.

Singulière fille que cette servante de Pézenas.

Lorsqu'elle fut à l'abri de tout danger :

— Cet imbécile de Cruche a fait tomber ma couronne, s'écria-t-elle.

En dépit de ce cynisme apparent, elle pleura beaucoup aux funérailles de son camarade et elle voulut participer au bénéfice que Gravelé organisa en faveur de la veuve de ce malheureux.

Chapitre VI

Une enquête. — Gravelé quitte la France. — Arrivée à New-York. — Jean devient Blondin. — Quelques exercices. — Un tour de force. — Excursion aux chutes du Niagara. — Il est fou ! — Mariage. — Jocko, ou le singe du Brésil. — Blondin se sépare de la troupe Ravel.

La mort de l'infortuné Cruche devint l'objet de toutes les conversations ; le bruit courut que le futur Blondin avait été emprisonné, mais il n'en était rien. On s'était contenté de le faire comparaître chez le juge l'instruction¹ et d'ordonner une enquête sur les causes du tragique événement.

Après de nombreux interrogatoires et de multiples expériences pendant lesquelles les portes du cirque demeurèrent closes, l'innocence de Gravelé fut reconnue : un étourdissement subit, qu'il était bien permis de ne pas prévoir, avait seul déterminé le trépas de Napoléon.

La troupe des Brotteaux put dès lors continuer ses exploits et, lorsque le public se montra moins empressé à suivre ses représentations, elle transporta sa baraque somptueuse vers d'autres contrées.

Elle allait quitter Macon² au moment où le père Ravel enrôla Jean dans sa fameuse compagnie.

1 - J'ignorais le fait qu'il y ait eu une enquête de la justice, ce qui est très logique

2 - Nous connaissons enfin le nom de la ville où Ravel a rencontré Blondin. J'avais parié sur Nîmes : c'est Macon.

Nous avons vu, au premier chapitre de ces mémoires, à la suite de quelles circonstances le jeune Gravelé prit le nom de Blondin. Depuis cette époque, jamais on ne l'a appelé différemment et nous allons pouvoir désormais le désigner sous son célèbre sobriquet.

La famille Ravel, suivie d'un nombreux cortège d'écuyers, de clowns, d'animaux savants, débarqua à New York le 10 mai 1851¹.

Dès les premiers jours de juin, son théâtre était établi au Niblo's Garden, et, un mois plus tard, Blondin était déjà la grande attraction de ses spectacles.

Blondin, cependant, ne travaillait encore que sur la corde basse, mais il y faisait des merveilles.

On le voyait d'abord, en caleçon, traverser son câble, à pas rythmé, on battant de la Caisse; puis, abandonnant le tambour, il prenait un violon, jouait une valse, faisait des culbutes en avant, en arrière, sans cesser de promener son archet sur la chanterelle. D'autres fois, il s'élançait à six pieds de haut, pirouettait au-dessus d'un if garni de poignards et retombait d'aplomb sur la corde. Enfin, après avoir dansé, sur cette mince surface, la bourrée en sabots, il allait sur la plate-forme chercher une chaise, la posait en équilibre au milieu du câble, et là, commodément assis, une jambe appuyée sur l'autre, il demeurait trois, quatre, cinq, dix minutes, son balancier sur les genoux. 1

Ces exercices enthousiasmaient la foule; elle ignorait encore les prodiges miraculeux dont l'artiste était capable.

Blondin, nous l'avons dit, n'était pas seulement un funambule incomparable, il résolvait aussi, avec une égale supériorité, tous les problèmes de la gymnastique.

Un jour, il assistait à la répétition d'une grande pièce militaire, dans laquelle devaient figurer tous les artistes de la troupe.

L'un des principaux rôles était confié à Antoine Ravel. L'aîné des fils du directeur², surpris par une escouade de soldats, entraîné par eux, fait prisonnier, échappait à leurs mains grâce à son agilité.

Cinquante hommes armés prirent place sur le théâtre, et au moment où Antoine fit son entrée, ils vinrent brusquement se ranger en cercle autour de lui.

Blondin, appuyé sur l'un des portants de la scène, considérait la manœuvre.

Une idée folie traversa son cerveau. Tout à coup il bondit, s'élança et, sans tremplin³, saute par-dessus les cinquante baïonnettes et les cinquante soldats.

Cet invraisemblable tour de force fut accueilli par de bruyants hurrahs et le père Ravel, qui considérait toute fantaisie aux répétitions comme un acte d'indiscipline, ne put se défendre de féliciter son hardi pensionnaire.

Après avoir été applaudie à New-York, la famille Ravel se rendit à Buffalo, et ce fut pendant son séjour dans cette ville que Blondin conçut le projet de traverser le Niagara⁴.

On sait qu'en Amérique, aussi bien qu'aux États-Unis, le repos du dimanche est fidèlement observé par la population. La poste ne fonctionne pas, les navires restent au port, les chemins de fer interrompent leur service, et tous les théâtres restent fermés par ordre supérieur.

Le dimanche — the sunday — est donc pour les comédiens anglais ce qu'est pour les acteurs français le vendredi saint.

Ravel, un dimanche, proposa donc à ses artistes de les conduire au Niagara, situé à une distance relativement peu considérable de Buffalo.

Danseurs, écuyers, écuyères, acrobates se mirent en route joyeusement dès le lever du soleil, et vers midi on s'arrêta devant le merveilleux décor des chutes.

Pendant que ses camarades subissaient le charme grandiose du vaste tableau qui se déroulait sous leurs yeux, Blondin, toujours à la recherche de quelque nouvelle entreprise, construisait le plan de sa stupéfiante ascension.

— Antoine, dit-il au fils Ravel, que penserais-tu si je traversais le Niagara.

1 - Je les ai fait arriver le 6 mai. Blondin a exagéré le nombre d'accompagnants : seules la famille de Gabriel Ravel et deux danseuses de la troupe sont du voyage.

2 - Pour moi, ils sont tous frères. Jamais je n'ai lu que Gabriel soit leur père.

3 - J'en doute !

4 - Sacré raccourci : en fait, c'est 8 ans après qu'il se rend au Niagara, et, à cette date, il n'est plus avec les Ravel mais avec les Martinetti.

— Ah ! elle est trop forte, celle-là, par exemple, s'écria Antoine ; hé ! Là- bas, père, sais-tu ce que dit, Blondin?

— Quoi'?

— Il songe à passer le Niagara sur son câble.

— Tu sais bien qu'il est fou.

— Vous verrez.

— Mais, reprit Antoine, comment poseras tu tes cordes.

— Ça, c'est mon affaire. Tu verras. Il ne fut plus question de ce projet et la troupe Ravel revint à Buffalo, puis passa à Boston.

Ce fut à cette époque (1852)¹, que Blondin, songeant à se créer une famille, épousait la femme qu'on l'a vu parfois porter sur ses épaules à Cristal Palace.

Mme Blondin ignorait l'existence pleine de surprises et d'aventures des artistes².

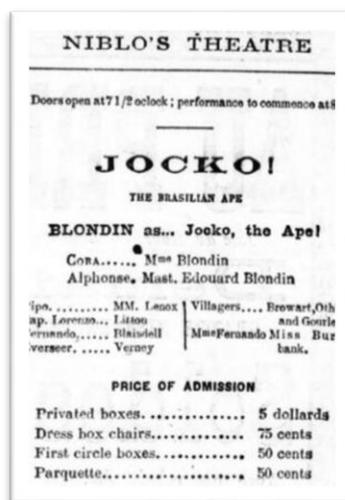
Mais bientôt elle se familiarisa à leurs mœurs et, vers 1859, on put l'applaudir avec son premier enfant, à côté de son mari, dans Jocko, cette touchante pantomime où nous avons vu autrefois l'acrobate Mazurier déployer son adresse.

Nous trouvons dans les notes qui nous ont été confiées le programme de cette curieuse représentation.

L'affiche que nous reproduisons est illustrée d'une planche représentant Blondin, déguisé en singe et sautant au sommet d'un arbre gigantesque pour échapper à son ennemi le serpent.

La grâce charmante de Mme Blondin fut très remarquée et le jeune Édouard eut aussi sa part du succès.

Notre héros avait atteint le terme de son engagement. Malgré les propositions qui lui furent faites par le père Ravel, il ne le renouvela pas et s'étant séparé, après un splendide repas, de ceux qui furent pendant huit années les compagnons de sa vie, il se dirigea vers le Niagara, où nous allons le voir accomplir des miracles.



1 -1852 : exact

2 -Et peut-être aussi celle de la première famille de son mari.

Chapitre VII

Le Niagara. — Récit d'un voyageur. — Le petit Français. — He is mad. — Jack Hanlon bon nègre. — On achète les cordes. — Difficultés de l'installation. — Le cerf-volant. — Le Megde-Mist. — La chaloupe. — Victoire !

Avant de raconter les aventures de Blondin sur le Niagara, il nous a paru nécessaire de dire ici quelques mots des cataractes américaines, qu'assurément fort peu de nos lecteurs connaissent. Le célèbre torrent qui met en communication le lac Érié avec le lac Ontario et forme la ligne de démarcation entre le Canada et le territoire de l'État de New-York, s'étend, dans la direction du nord, sur 35 kilomètres de longueur ; la différence, de niveau entre les deux bras est de 105 mètres.

À environ 10 kilomètres du fort Érié à l'endroit où il prend naissance, il se partage en deux bras qui enserrent l'île de Grand-Island, appartenant à New-York, et se réunissent 4 kilomètres plus loin.

L'île des Chèvres — *Goat Island* — appelée, aussi l'île d'Iris, à cause des arcs-en-ciel qu'on y voit fréquemment, sépare la chute du Niagara en deux bras inégaux. L'un — la chute américaine — mesure 350 mètres de largeur et 51 mètres de hauteur à son centre; l'autre, qui forme la grande chute ou chute du Fer à cheval, a 633 mètres de large et 48 mètres d'élévation. À son extrémité inférieure, l'île présente une suite de rochers qui se prolongent perpendiculairement jusqu'au pied de la chute.

On évalue à cent millions de tonnes ou quarante millions de pieds cubes la masse d'eau qui se précipite par heure dans le gouffre.

Le bruit sourd de la cataracte peut être entendu à cinq et même sept myriamètres de distance, pour peu que le vent soit favorable. Le frémissement du sol sous les pieds, le brouillard intense qui s'élève au-dessus des eaux bouillonnantes en annoncent l'approche.

Pour parvenir jusqu'à cette merveille du Nouveau Monde un chemin est frayé au milieu des broussailles, dans une forêt de pins qui en dérobe la vue.

Quand on arrive au terme de cette pénible excursion, on se trouve en présence d'un spectacle dont la grandeur rend toute description impossible.

Il n'y a pas de termes, dit un voyageur, qui puissent donner une idée de l'irrésistible force de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et de la rapidité de leur mouvements ; de l'éclat et de la variété magique des couleurs; du volume et de la vélocité de ces vagues en furie ; des masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs ; de l'imposant vacarme, du terrible mugissement de ces avalanches d'eau.

Cet énorme rideau liquide se précipite presque horizontalement sur un banc de rocher calcaire. C'est tout un fleuve qui tombe dans l'abîme.

Pour se rendre compte de la hauteur de la chute, s'écrie un autre touriste, — M. Jules Leclercq — dans son intéressant volume : *Un Été en Amérique*, il faut la voir d'en bas, être dominé par elle. Arrivé au fond du gouffre, au bord de la rivière, je m'approche aussi près que possible de la cataracte. Elle se brise à quelques pas de moi; au-dessus de ma tête, elle se déploie en nappe immense : on dirait d'une énorme trombe d'eau qui tombe du ciel, sans relâche, sans repos. L'œil peut suivre le cours de ce majestueux fleuve aérien, qui s'abîme, sans que rien ne l'arrête, dans sa course perpendiculaire. Parfois, le vent chasse de mon côté un nuage d'écume qui s'irise aux rayons du soleil : les couleurs du prime s'y projettent, non plus en un arc partiel, mais en un cercle parfait.

Je me retirai, continue notre narrateur, mouillé dé la tête aux pieds, les oreilles assourdies, les yeux presque aveuglés. Puis j'avisai un pilote qui consentit à me prendre dans sa barque. Me voilà ballotté sur les flots convulsionnés du Niagara. Le gouffre sur lequel nous naviguons a plus de soixante mètres de profondeur. Le fleuve, tout frémissant après l'énorme bond qu'il vient d'accomplir, ressemble à un lac soulevé par la tempête : les vagues écumantes secouent comme une plume notre frêle embarcation.

Ce fut à près de deux cents pieds au-dessus de ce torrent qui, d'après une croyance indienne, engloutit deux victimes chaque année que Blondin accomplit son effroyable excursion le 30 juin 1859, après avoir vaincu d'innombrables difficultés.

Lorsque notre héros arriva au village de Niagara et qu'il exprima le but de son voyage, on pensa que le Petit Français, comme on l'appelait alors aux États-Unis, était atteint d'aliénation mentale.

— *He is mad !* disait on partout.

— Il est fou !

Blondin laissait dire et recherchait les moyens les plus propres à la réalisation de son rêve.

Quand il fut certain de pouvoir établir ses mâts, ses cordes, ses haubans, il alla (trouver les propriétaires des hôtels d'alentour et leur demanda s'ils voulaient prendre a leur-charge les frais de son installation.

On accueillit sa demande par des éclats de rive interrompus par cette exclamation qui le poursuivait maintenant partout :

— *He is mad! He is mad !*

Cependant, ii se trouva un homme moins incrédule que les autres.

Un nègre nommé Jack Hanlon, épicier à Niagara, alla trouver le prétendu fou qu'il avait connu autrefois chez Ravel. .

— Écoute, lui dit-il, est-il vrai que tu peux, passer les cataractes sur ta corde ?

— Sans doute. C'est qu'on commence à s'impatienter, tu sais, et il ne faudrait point traîner longtemps tes guêtres par ici si tu ne veux pas être assommé.

— Puisque je te répète que je suis sûr de .passer.

— Sans mentir ? Oh ! tu ne voudrais pas tromper bon nègre, dis ?

— Moi tromper Jack! s'écria blondin avec un geste d'indignation superbe.

— Eh bien, je prends toutes les dépenses à ma charge, répondit Hanlon.

— Toi !

— Oui.

— Tu as donc fait fortune dans l'épicerie ?

— Pas le moins du monde, mais cela ne fait rien à la chose.

Il n'est pas rare, en Amérique, de voir les plus humbles et les plus pauvres industriels se mettre à la tête d'entreprises qui nécessitent une mise de fonds relativement considérable.

Ils acceptent l'affaire d'abord, si elle leur paraît bonne; — les capitaux viennent ensuite.

Le nègre Jack Hanlon et son protégé Blondin -se rendirent ensemble chez un quincaillier, M. Facet, où ils commandèrent les cordes, et bientôt le célèbre funambule put commencer les préparatifs de sa représentation. Ces préparatifs ne durèrent pas moins de quinze jours; à mesure que Blondin se rendait maître d'un obstacle, une difficulté nouvelle se dressait devant lui. Aujourd'hui encore, il considère comme un tour de force la pose de son câble au-dessus du Niagara.

Onze cents pieds de parcours !

Blondin essaya d'abord de passer la corde principale d'une rive à l'autre à l'aide d'un cerf-volant ; mais les vents sur cette contrée suivent toujours le courant de l'eau, et toujours le cerf-volant. était entraîné vers le nord.

Cette tentative, vingt fois répétée, échoua vingt fois.

L'intrépide Blondin songea alors à se servir d'une embarcation.

Il y avait .précisément à cette époque, sur le Niagara un petit vapeur, le *Megde-Mist*, -qui, moyennant une rétribution d'un dollar, promenait les touristes près des chutes.

Blondin loua l'embarcation. L'une des extrémités de la corde fut attachée d'un côté à un arbre et l'on essaya de .porter rapidement l'autre extrémité sur la rive opposée.

Mais aussitôt que le câble toucha l'eau, la rapidité du courant fut triplée et le vapeur se vit entraîné loin du but qu'il poursuivait avec une telle-violence, que l'on dut couper la corde.

Après avoir vainement renouvelé cette expérience, le capitaine du *Megde-Mist* refusa son concours au malheureux petit Français, croyant, comme tant d'autres, qu'il était fou.

Lui, néanmoins, ne perdant pas courage, avisa une chaloupe et, conduit par un seul rameur, il renouvela sa tentative.

Une véritable scène de drame se passa alors dans cet incomparable décor.

Le canot, battu par les vagues, allait de bâbord à tribord, soulevé comme une coquille de noix.

Chaque fois qu'on allait atteindre la rive, on en était éloigné brusquement. Surexcité par les regards braqués sur lui de six mille curieux, qui s'amusaient de ses efforts, Blondin saisit l'extrémité de son câble, s'élança d'un bond sur la terre ferme et enroula sa corde au tronc d'un pin.

La violence du saut qu'il avait exécuté avait fait chavirer la chaloupe ; le rameur flottait maintenant sur l'écume des eaux. Mais il savait nager et revint sans peine au rivage.

Le héros des cataractes avait résolu le premier problème de son ascension.

Chapitre VIII

Le 30 juin. — Chiffres officiels. - Les paris. — Sur la corde. — Ne bougeons plus ! — La tête dans le sac- — Un instant de repos. — Le roi du câble. — Présent des reporters. — Médaille commémorative. — Arrivée du prince de Galles. — Une anecdote. — Devant Son Altesse. — Cadeau princier.

Blondin traversa pour la première fois, sur son câble, les chutes du Niagara, le jeudi 30 juin 1859. Une affluence considérable de spectateurs,— cinquante mille personnes¹, d'après les chiffres officiels,— se pressait à bord des steamers, alignés près du gouffre, dans l'île et jusque sur les maîtresses branches des pins.

Sur les deux rives, de petits industriels offraient aux curieux des photographies, des médailles, des lorgnettes, des boissons fraîches. Quelques-uns proposaient des paris sur la vie du principal acteur de cette représentation. Cependant Blondin paraît sur la plate-forme en maillot couleur chair.

Toutes les têtes se lèvent. Un profond silence régna partout.

On n'entend que le bruit majestueux des eaux roulant en vagues écumeuses. Le héros salue, soulève son balancier, hasarde le pied gauche sur son câble et poursuit sa vertigineuse promenade.

Subitement il s'arrête, demeure en équilibre sans une oscillation, sans une manœuvre du balancier. Puis, pliant le jarret droit, il se met à genoux, s'étend, se couche, et reprend son essor. Plus loin, il s'accroupit, pose le sommet de la tête sur la corde, dresse les jambes vers le ciel, écarte les bras en croix et reste ainsi trente secondes.

Enfin il atteint le but; il touche le sol étroit de son reposoir.

Mais cet arrêt n'est point de longue durée; le temps de prendre sur son dos un appareil photographique et Blondin se remet en route.

Arrivé à peu près au centre du câble, il dépose son balancier, installe son objectif, s'enveloppe d'un voile de lustre noire, met au point et...

Ne bougeons plus ! A deux cents pieds au-dessus du courant qui mugit, Blondin opère lui-même.

— Malheureusement, lorsque je voulus obtenir une épreuve, nous raconte l'intrépide funambule, la plaque de verre se brisa sous l'action de la chaleur.

La foule des spectateurs pousse des hurrahs ; des femmes tombent en syncope, au grand étonnement de Blondin, qui trouve fort confortable l'atelier aérien où il s'est établi.

Tout cela, d'ailleurs, n'est pour lui que distraction folâtre, bagatelle, jeux d'enfants.

Il a replié son bagage et va, en courant, le porter sur la plate-forme.

1 - Grossière exagération de Blondin : ils ne sont que 12.000.

Cette fois, le public ne croit plus être en présence d'un fou et se dispose à partir. Mais le glorieux acrobate n'a point encore assez montré sa valeur.

Le voici de nouveau sur son fil, la tête couverte d'un sac, recommençant ainsi tous les tours qu'il vient d'exécuter.

Maintenant, il emporte une chaise, il l'équilibre, s'assied, pose ses deux pieds sur les barreaux, descend, reprend son siège et l'emporte.

Voilà, n'est-il pas vrai, d'inraisemblables prodiges d'adresse!

Blondin, cependant, n'était point satisfait de lui-même après cette première tentative.

Le 4 juillet suivant, à l'occasion des fêtes de l'indépendance des États-Unis, il introduisit d'autres exercices dans son spectacle. Le 16, il traversa le Niagara en poussant devant lui une brouette. Le 5 août, il porta un homme, M. Colcord.

Il est impossible d'énumérer toutes les marques d'enthousiasme que lui valut cet audacieux exploit.

On ne le désignait plus que sous le titre de Roi du câble ; son nom, introduit dans des couplets dithyrambiques, était chanté partout; tous les journaux illustrés reproduisirent son image, et les reporters qu'il avait enrichis lui offrirent une superbe canne surmontée d'un pommeau d'or massif avec cette inscription s

TO J. F. BLONDIN

From his friends'

Erastus Brooks, *New-York Express*;

N. F. Woods, *London Times*;

Augustus Rawling, *Frank Letlie's Paper* ;

William Ward, R. B. Culeman, and others

Enfin, la population du Niagara lui remit une large médaille en or, portant ces mots :

« Présenté à M. J. F. Blondin par les citoyens du Niagara, en commémoration du tour de force inouï qu'il a accompli en portant un homme sur ses épaules. »

Les marchands de Londres et de New-York donnèrent aux produits les plus divers le nom du héros des cataractes.

il y eut les bonbons-Blondin, les cravates Blondin, les sauces-Blondin, les chapeaux Blondin, des rubans-Blondin, des jouets Blondin !

Ah ! quand il passait, on ne l'accueillait plus d'un : « He is mad » ironique. On le saluait profondément, comme un homme extraordinaire et aussi comme un prodige d'excellent rapport. Les maîtres d'hôtel qui l'avaient si brutalement éconduit lors de son arrivée mettaient leurs coffres-forts à sa disposition, faisaient placarder à leurs frais le programma de ses spectacles.

Tant de bruit éveilla l'attention du prince de Galles.

L'héritier du trône d'Angleterre voulut voir le roi du câble.

Son Altesse, accompagnée de plusieurs personnages, parmi lesquels lord Lyons, le duc de Newcastle, le comte de Saint-Germain, arriva le 12 septembre aux chutes du Niagara et descendit au Clifton House, où il reçut un chaleureux accueil.

Le docteur Karwin mit ses chevaux à la disposition du prince afin de faciliter ses promenades dans les pittoresques environs de la cataracte, du côté de la rive canadienne.

Un incident assez comique se produisit, nous raconte Blondin, pendant les excursions de Son Altesse. Sur tous les points que visita le royal touriste, il rencontra un Anglais d'assez singulière mine. Surpris de cette persistante conduite, le prince fit ordonner une surveillance et l'on découvrit que l'Anglais, porteur d'une paire de ciseaux, voulait couper la queue du pur sang monté par son futur souverain,

A défaut d'une mèche des cheveux d'Albert Édouard, il se serait contenté, comme souvenir, du crin de son cheval.

Le samedi 14 septembre, le prince de Galles assista aux exploits du célèbre acrobate. L'assistance était plus considérable encore qu'au premier jour, non-seulement parce que Son Altesse était présente, mais aussi parce que certains hôteliers avaient annoncé que Blondin devait porter le prince sur ses épaules.

Nous n'avons pas besoin de dire que les Bédiens attirés par ce canard furent désappointés. Au lieu de voir apparaître le petit Français avec le prince, ils le virent, comme à l'ordinaire, avec Colcord, son agent.

Toutefois, le héros du Niagara leur donna une compensation.

Blondin avait promis d'arpenner son câble monté sur des échasses.

Après avoir déposé son fardeau humain sur la plate-forme, il exécuta ce tour de force terrifiant, • Le prince applaudissait bruyamment et voulait faire cesser ce dangereux exercice, mais le merveilleux échassier tint à accomplir sa promesse, et ce fut seulement après avoir traversé la corde sur ses fragiles extrémités qu'il alla s'entretenir avec son royal spectateur.

Quelques jours plus tard, Blondin reçut une lettre portant un sceau aux armes d'Angleterre..

Et, sur l'enveloppe, il trouva un chèque accompagné de la lettre suivante :

« Le général-major Bruce est chargé, par le prince de Galles, d'envoyer ce chèque à monsieur Blondin et de lui faire savoir que Son Altesse Royale a assisté avec le plus vif intérêt au déploiement d'adresse et de courage dont il a fait preuve au Niagara.

« Signé : Général-major Bruce. »

Blondin n'avait pas seulement excité l'admiration du prince de Galles; il avait aussi obtenu la sympathie de Son Altesse, et nous verrons plus loin les services que cette distinction valut au héros de ces mémoires.

Chapitre IX

Blondin à Montréal. — Un passager bien incommode. — Quatre-vingts kilos. — La médaille de Philadelphie.— Les insignes du régiment de Washington-Gray. — Représentations nocturnes. — Comment le héros du Niagara devint cuisinier. — Les omelettes tombent du ciel. — Une grenouille vit un bœuf... — Mlle Spelterini.

Pendant l'hiver de 1859-1860, Blondin recherchant toujours de nouveaux et plus périlleux exploits, se rendit au Canada.

Un jour, à Montréal, il passe Colcord sur ses épaules, et après avoir déposé son agent, demande s'il ne sa trouverait pas dans l'assistance un homme disposé à accomplir le même voyage.

Alors un matelot titubant, l'œil éteint, la langue paralysée par l'alcool qu'il avait absorbé, sort de la foule et se présente.

— Il est ivre! Ivre-mort ! crie-t-on de toute part.

— Je le vois bien répond Blondin... Qu'est-ce que cela me fait ?

-- Mais il va vous entraîner avec lui dans l'espace.

— Allons donc!

— Vous êtes fou !

— On me l'a déjà dit.

Et s'adressant au matelot :

— Allons, y êtes-vous.

— Y...es, bégaye l'ivrogne.

Blondin le hisse sur ses épaules.

Une ! deux !...

— Morbleu! quel poids! Combien pesez-vous donc, mon gaillard ?

— Qua... qua. ..tre.. vingt, ki...los.

— Vous plaisantez ?

— J'vous répète qua...tre vingt ki...los.

— A jeun alors!... N'importe, en route!

L'acrobate saisit son balancier, et le voilà sur la corde tendue.

Doucement bercé, le matelot s'endort laisse tomber sa tête sur son épaule du côté droit...

Blondin incline à gauche.

L'homme ne se tient plus que par un bras, l'autre s'agite dans le vide, sous la tête. Nouvelle inclinaison de Blondin à gauche, plus accentuée cette fois.

Quand ils atteignent le centre du câble, les deux voyageurs figurent assez exactement un Y.

L'émotion des spectateurs était grande ; on s'attendait à voir tomber le téméraire équilibriste ; il parvint toutefois sans accident au terme de ce pénible voyage, mais il en avait assez par exemple! Le matelot, au contraire, voulait recommencer, disant qu'il ne craignait ni le tan... tan... gage ni le rou...rou...lis .. lis...

Toute la presse de New-York a raconté cette aventure ; nous n'inventons rien.

De Montréal, Blondin passa dans d'autres villes où sa présence provoqua un enthousiasme frénétique.

A Philadelphie, la population lui fit hommage d'une magnifique médaille. A Washington, les soldats du premier régiment de Washington-Gray lui remirent leur insigne. De toute part, les spectateurs de ses exploits aériens lui adressaient des preuves palpables de leur admiration.

Pendant la saison d'été de l'année 1860, Blondin cependant, retourna à son Niagara et y donna des représentations nocturnes.

Après avoir accompli les merveilles d'adresse que nous avons essayé de décrire, il revêtit une armure de chevalier moyen âge, dont toutes les parties contenaient une pièce d'artifice. Son balancier était pourvu également d'un soleil à chacune de ses extrémités et dans une brouette qu'il poussait devant lui, des bombes, des chandelles romaines; des fusées volantes étaient empilées.

Au moment où l'acrobate ainsi armé arrivait au milieu de sa corde, toute cette artillerie éclatait subitement, et lui, secoué par les détonations successives, se dressait majestueux sous cette pluie de feu reflétée à la surface du torrent.

Ce fut pendant son second séjour au Niagara que Blondin conçut le projet de faire une omelette sur son câble.

Un soir qu'il causait dans la salle à manger de Cataracte-Hôtel avec quelques voyageurs, l'un d'eux lui dit en désignant un grand poêle :

— Tenez, voilà ce que vous devriez: porter au-dessus du gouffre; cela ferait encore plus d'effet qu'un homme sur vos épaules.

— Quoi! reprit Blondin, cette énorme machine! Pourquoi pas un navire marchand?...

Toutefois, l'étrange idée du touriste revint à l'esprit de notre héros et il étudia les moyens de la mettre à exécution.

Quelques semaines plus tard, de hautes affiches illustrées annoncèrent que-le roi du câble ferait la cuisine à deux cents pieds en l'air.

Et au jour dit, à l'heure indiquée, il parut en costume de maître queux, avec un fourneau sur le dos. Lorsqu'il fut à environ trente mètres du sol, il s'arrêta, installa ses ustensiles, alluma son charbon, souffla son feu. La fumée, en petits flocons, s'échappait par un tuyau de fonte et montait doucement.

Bientôt on le vit cassant des œufs, les jetant dans la poêle, agitant le tout, et...

Une magnifique omelette bien sucrée, bien roulée, bien dorée, tomba sur le pont d'un steamer, où se pressaient deux cents personnes !

Il y eut une véritable lutte/entre les passagers. On se battit à coups de poings pour obtenir une parcelle de cet entremets qui tombait tout cuit du ciel ? ‘

Aujourd'hui encore, aux États-Unis et en Angleterre, dès fanatiques gardent sous un verre des morceaux d'omelettes fabriquées en 1860 par le héros des cataractes.

Pendant son séjour au Niagara, Blondin vit surgir autour de lui plus d'un imitateur malheureux. Ce fut d'abord un nommé Delave. Ce téméraire amateur voulant porter lui aussi un homme sur son dos, fit prendre un bain forcé à son infortuné compère. et se sauva d'un autre côté à la nage.

Peu après, un Irlandais tenta seul l'aventure, et alla, dès ses premiers pas sur la corde, mesurer la profondeur de l'abîme.

Enfin, le professeur Donaldson, annonça qu'il exécuterait la promenade aérienne sur un fil de fer. Cinq mille curieux se présentent pour assister à ce haut fait et attendent, pendant une heure, le nez en l'air. Le professeur, paraît enfin.

— Hurrah ! Il hasarde deux pas timides.

— Hurrah !

Mais il se retourne et regagne d'un pied leste la surface plane du toit d'où il était parti.

l— Ladies and gentlemen, cria-t-il à la foule, il m'est impossible d'aller plus loin, le fil de fer n'est pas assez tendu.

Les bravos du public-qui se retire désappointé se changent en sifflets sonores.

Pendant ce temps, Blondin continue à stupéfier la foule des curieux attirés au Niagara. Cependant, un jour, il accepte un défi que lui propose une de ces grenouilles désireuses d'égaliser le bœuf.

La grenouille, cette fois, se nommait Blunt — dit Farini.

Environ quatre mille personnes assistaient à ce combat.

Blondin, à quatre heures précises, part de la rive américain et traverse son câble en exécutant les exercices qui ont fait sa réputation, puis il revient au point de départ avec Colcord, son agent, sur le dos.

A cinq heures, Farini entreprend la même tâche.

Un Canadien nommé Mac Mullen se place sur ses épaules.

Ils partent, ils sont partis ; mais à quelques pas de distance Farini fait descendre le Canadien, qui s'accroche à lui pour remonter un peu plus loin, puis descendre encore. Ce manège se répéta durant trois mortels quarts d'heure, à l'expiration desquels Blunt-Farini et MacMullen touchèrent enfin la terre.

Plus récemment enfin, en 1876, une femme, Mlle Spelterini, a renouvelé cette tentative sur un vélocipède; son entreprise a été couronnée d'un succès complet. Il faut ajouter que les roues du vélocipède étaient pourvues de poids de 40 kilogrammes qui rendaient toute chute impossible¹.

Chapitre X

Apparition d'Henry Coleman. — un engagement à Cristal-palace. — cent livres par jour. — Mlle Adèle Blondin. — Les horse-guards.— Histoire des perruques. — Une catastrophe..

En quittant le Niagara, blondin se rendit à New York pour y donner quelques représentations.

Il se promenait un jour dans Niblo's garden, lorsqu'il rencontra l'un des fils de son ancien directeur, Gabriel Ravel.

Les deux amis causèrent longuement du temps passé, des succès obtenus, des rêves d'avenir.

— Ah! si j'avais un interprète, dit Blondin, je ferais le tour du monde ; tu ne saurais croire combien il est difficile de terminer une affaire quand on ne peut se faire comprendre parfaitement.

.— Pourquoi ne prends-tu pas un cicérone ?

— il faudrait en trouver un qui me convienne.

— Veux-tu que je te présente Henry Coleman ?

— Henry Coleman?... inconnu au bataillon.

— C'est un garçon fort intelligent et un bon administrateur.

1 - Je n'ai trouvé nulle part cette précision, mais cela est possible. Il serait honnête de dire qu'elle a également traversé le Niagara !

— Soit, voyons Henry Coleman.

Le lendemain, Ravel conduisit l'interprète chez Blondin.

Sir Coleman était alors un jeune homme de trente-trois à trente-cinq ans, à la physionomie intelligente, aux manières distinguées. Il parlait avec une grande facilité et les idées qu'il exprimait étaient celles du héros des cataractes.

Huit jours après cette entrevue, Henry Coleman, muni des pleins pouvoirs de Blondin, partit pour Londres, afin de conclure un engagement au Cristal-Palace.

Une heure après son arrivée dans la capitale du royaume britannique, l'agent était en rapport avec M. George Grave, secrétaire, et M. Rowley, régisseur du somptueux local des exhibitions anglaises; le soir même il adressait au roi du câble un télégramme dont voici la traduction :

BLONDIN — NEW-YORK

Engagement provisoire conclu. à douze cents livres (20,000 fr.), pour douze représentations. Venez. Impatiemment attendu.

Henry Coleman, on le voit, inaugurerait assez bien ses nouvelles fonctions.

Blondin arriva à Londres vers la fin du mois d'avril; le 1er juin, il débuta au Cristal Palace.

Un programme attrayant s'étalait sur tous les murs, sur tous les omnibus et sur ces panneaux mobiles que des hommes promènent à travers les rues de la cité.

Le célèbre acrobate devait renouveler les exercices du Niagara devant, la population londonienne, à 170 pieds. La musique des *Coldstream-Guards* prêtait son concours à ce spectacle de *great-attraction*.

Longtemps à l'avance, les places, dont le prix avait été doublé, furent retenues aux bureaux de location. Certains fanatiques payèrent jusqu'à dix livres le droit de pénétrer dans l'enceinte. Au moment de l'ouverture des portes, il y eut une véritable bousculade dans la foule et les policemen eurent grande peine à éviter les accidents.

Pendant ses douze représentations, Blondin fut l'objet du même empressement.

En présence de ce succès, M. John Russel proposa alors au roi du câble un engagement de deux années au prix de cent livres par jour, soit :

Dix-huit cent mille Francs

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que Blondin accepta ces offres princières et qu'il fit des prodiges pour mériter la faveur dont il était l'objet,

Au cours de ces mémoires, nous avons montré notre héros dans ses différents exercices.

Nous l'avons vu sur son câble debout, assis, couché, la tête dans un sac, le corps sous une pluie de feu ; nous l'avons vu passer un homme sur ses épaules, faire une omelette, photographier un point de vue.

Tout cela est peu, selon nous, à côté de ce qu'il tenta au Cristal-Palace.

Blondin avait à cette époque une adorable petite fille de cinq ans : Mlle Adèle.

Il la fit monter avec lui sur sa plate-forme, l'installa dans une élégante brouette et lui fit ainsi traverser l'espace sur sa corde !

Cela n'est-il pas cent fois plus effroyable que ce que nous avons dit ?

Et cela ne démontre-t-il pas, plus que tout autre exemple, l'assurance de l'étonnant funambule sur son sol, ce qu'il appelle son parquet aérien ?

Plus tard, à Madrid, il porta sa femme sur ses épaules et cet exploit faillit lui coûter la vie.

Mais il n'est point encore temps de conduire le lecteur en Espagne.

Nous avons encore à raconter dans ce chapitre quelques événements relatifs au séjour de Blondin à Londres. .

Afin de stimuler davantage la curiosité des anglais, les directeurs de Cristal-Palace annoncèrent que le célèbre acrobate se tenait à la disposition de toutes les personnes désireuses de traverser sur son dos la nef de l'exposition.

Tous les horse-guards (gardes à cheval de la reine) qui n'ont pas moins de six pieds de haut se présentèrent et furent accueillis.

Ces exercices donnèrent lieu à des incidents fort comiques.

Afin de ne point être reconnus, ces soldats d'élite s'affublaient d'une perruque ou d'une fausse barbe.

Or, au moment où ils étaient parvenus au milieu de leur voyage, Blondin s'agitait si violemment sur son câble que barbe et perruque tombaient sur les spectateurs et la foule de rire et de pousser des hurrahs.

Le 31 octobre de l'année 1861, l'étonnant artiste donnait sa représentation d'adieu aux habitués du palais de cristal.

Il voulut renouveler ce jour-là la représentation nocturne qu'il avait donnée au Niagara.

À dix heures, il paraît sous sa cuirasse moyen âge.

Son domestique, sur la plate-forme, prépare la brouette d'artifice et la pose sur le câble mais par suite d'une fausse manœuvre, il se heurte contre l'acrobate, et Blondin tombe à la renverse.

Un cri effroyable s'échappe de toutes les poitrines.

On s'attendait à voir le malheureux équilibriste tomber à terre, mutilé.

Mais Blondin ne tombe pas ainsi. il a replié sa jambe gauche et se balance maintenant sur son câble.

Le lendemain de cette catastrophe, le héros du Niagara reçut une volumineuse correspondance.

Ses admirateurs multiples le félicitaient d'avoir échappé si miraculeusement à la mort.

Un somptueux banquet lui fut offert par les directeurs du Palais de Cristal.

Chapitre XI

La grande médaille de l'Exposition. — Coxwel, l'aéronaute. — Une idée extravagante. — Promenade aérienne du lion Tom-Sayers. — Concurrence aux taureaux. — Envois galants. — Présent de la reine.

Parmi les nombreuses décorations qui s'étalent sur la poitrine de Blondin, il en est une dont le héros du Niagara se montre particulièrement fier.

C'est la grande médaille d'or de l'Exposition universelle de Londres. Il en a été frappé deux exemplaires seulement; le premier appartient à la reine Victoria, le second fut offert au célèbre acrobate, le jour où il entreprit, avec M. John Russel et Henri Coleman, son voyage à travers les principales villes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande.

Dans la plupart de ces localités, le roi du câble — afin de conserver la réputation universelle dont il jouissait déjà — introduisit toujours de nouveaux exercices dans le programme de ses spectacles.

À Birmingham, quelques incrédules ayant émis l'opinion que Blondin trichait le public, qu'il avait des poids sous les semelles de ses escarpins, le funambule invita tous les sceptiques à venir le voir travailler sur sa corde.

Personne, bien entendu, ne se présenta, mais un aéronaute, M. Coxwel, fut prié d'aller observer, en ballon, le grand équilibriste.

Ce jour-là, Blondin se coucha sur son câble et exécuta ainsi, sous les regards de Coxwel, les tours les plus vertigineux.

Un mois plus tard, il se promenait avec son agent au jardin zoologique de Liverpool et regardait un jeune lion dont les jeux attiraient depuis longtemps déjà l'attention du public.

L'animal était âgé d'environ dix-huit mois et s'appelait Tom-Sayers — nom d'un boxeur fameux.

— Monsieur Blondin! s'écria tout à coup Henry Coleman.

— Qu'est-ce ?

- J'ai une idée !
 — Bonne ?
 — Extravagante... Malheureusement, elle est irréalisable.
 — Voyons toujours.
 — Eh bien, je pensais au succès que vous obtiendriez si l'on vous voyait traverser la corde avec ce petit lion dans, votre brouette.
 — Et pourquoi ne verrait-on pas cela ? reprit l'étonnant acrobate. Venez avec moi, Coleman.
 Blondin et son agent se rendirent chez le directeur du jardin.
 — Monsieur, nous voudrions vous demander un service.
 — Parlez, messieurs.
 — Nous vous serions très obligés si vous consentiez à nous prêter pour quelques heures... nous n'osons vraiment pas formuler notre requête.
 — Achevez, messieurs, je vous en prie.
 — Si vous consentiez, ajouta Henry Coleman, à prêter à M. Blondin votre jeune lion Tom Sayers.
 — Tom-Sayers ! s'exclama le directeur ; et que voulez-vous faire de lui ?
 — Le promener sur la corde, dans une brouette.
 — Mais c'est de la démence, Monsieur, de la folie !
 — Point.
 — En tous les cas, je ne saurais acquiescer à votre désir ; il faut, Messieurs, porter votre supplication en haut lieu.

Les deux solliciteurs suivirent ce conseil ; ils s'en trouvèrent bien.

Tom-Soyers fut autorisé à quitter sa mère et le lendemain on vit le petit lion, commodément assis dans sa brouette, traverser le câble majestueusement.

De Liverpool, Blondin se rendit à Sheffield, Glasgow, Dublin, puis il passa en Espagne.

Ses succès ne furent pas moins grands au midi qu'au nord ; la population ne savait quelle preuve lui donner de son enthousiasme. Comme il ne sortait jamais qu'en voiture à quatre chevaux, les soldats, sur son passage, présentaient les armes et les musiques militaires venaient lui donner des aubades sous les fenêtres de son hôtel.

À Barcelone, il fut engagé par le directeur du théâtre du Lycée, l'un des plus vastes du monde, pour donner des représentations, non point dans la salle, mais près de là, sur la place du Taureau. Tandis qu'on interprétait le *Prophète* à la brillante lumière des lustres, il devait exécuter ses exercices, en plein air, à la clarté des lanternes et des pièces d'artifice.

Or, il advint que les artistes lyriques chantèrent l'opéra de Meyerbeer devant les banquettes et que le public habituel du théâtre se porta en masse sur la place du Taureau.

Le même résultat s'étant produit les jours suivants, Blondin fut invité par son impresario à établir ses cordes dans la salle du théâtre et la foule, qui avait déserté l'opéra, vint applaudir le célèbre funambule,

Blondin, à Madrid, ne fut pas moins fêté. En Catalogne, il faillit ruiner les chanteurs ; en Castille, il fit concurrence aux taureaux.

Ses débuts eurent lieu devant tous les plus hauts personnages de l'aristocratie madrilène. La reine Isabelle, le jeune prince Alphonse, qui gouverne aujourd'hui l'Espagne, et les infantes, occupaient une tribune d'honneur.

Le roi du câble, voulut justifier son titre ; il déploya toutes les ressources de son talent, parut en cuisinier, en chevalier, en échassier, au-dessus, non plus des eaux du Niagara, mais au-dessus des éventails s'agitant comme de petites ailes.

Et Blondin voyait de son observatoire des milliers de regards noirs se fixer sur lui.

Son adresse merveilleuse avait enflammé le cœur de plus d'une spectatrice.

Le lendemain, il reçut à son hôtel une montagne de lettres. Plusieurs de ses nobles spectatrices lui proposaient leur main, disant qu'elles seraient fières d'épouser un homme aussi haut placé que lui. Nous verrons plus loin comment il détruisit les espérances de ses admiratrices.

La reine voulut aussi lui donner un témoignage de sa satisfaction. La veille du jour fixé pour son départ, le héros des cataractes reçut une invitation à se rendre au palais de Sa Majesté.

Il fut reçu par le prince Alphonse, alors âgé de cinq ans, qui lui offrit en son nom et au nom de sa mère une garniture de magnifiques boutons en corail et diamants¹.

Blondin, en quittant l'Espagne, se rendit à Lisbonne, puis il passa en Italie et les souvenirs qu'il a recueillis sur son séjour à Rome ont d'autant plus d'intérêt, qu'ils mettent en scène le cardinal Antonelli, le pape Pie IX, et le prince de Galles.

Chapitre XII

Arrivée à Rome. — Où l'on voit que le cicérone - Coleman n'est pas un cicerone. — Visite à Mgr de Mérode. — Par ordre du cardinal Antonelli. — Intervention du prince de Galles. — Pie IX au Campo-Pretorio.

Le roi du câble retourna en Italie au commencement de l'année 1863.

Il se rendit cette fois, non pas à Turin, où nous l'avons vu exécuter sa première ascension, mais à Rome. Après avoir été acclamé par les Américains, les Anglais et les Espagnols, il voulait être applaudi par Pie IX lui-même.

Dès que Blondin eut établi sa résidence, il se mit, avec Henry Coleman², à la recherche d'un emplacement propre aux exercices acrobatiques et fixa son choix sur la cour très vaste d'un ancien couvent dont Mgr de Mérode s'était rendu propriétaire.

Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation d'occuper cette place.

C'était l'affaire de Coleman, engagé par Blondin surtout comme interprète.

Henry Coleman répondit, comme dans *le Maître de chapelle* :

— Je ne sais pas l'italien³. Déjà, à Madrid, le héros du Niagara s'était aperçu que son agent ne connaissait pas l'espagnol.

— Mais quelles langues parlez-vous donc ? lui demanda-t-il.

— Moi ! Je parle l'anglais⁴, parbleu ! En dépit de l'insuffisance de ce collaborateur, Blondin ne voulut point se séparer de lui.

— Nous irons ensemble voir monseigneur.

Blondin ne voulut point se séparer de lui.

— Nous irons ensemble voir monseigneur et nous essayerons de nous faire comprendre reprit-il.

Ils se firent si bien comprendre, que Mgr de Mérode leur accorda l'autorisation qu'ils sollicitaient. Le lendemain, les bagages du célèbre équilibriste furent transportés dans la cour du couvent, et aussitôt douze ouvriers se mirent à l'ouvrage.

Depuis trois jours, ils travaillaient, lorsque Blondin reçut du cardinal Antonelli l'ordre de sortir de Rome dans les vingt-quatre heures¹. Il était inconvenant, disait le premier ministre, qu'un saltimbanque vint sauter dans la ville des papes.

1 - Je n'étais pas au courant de cette invitation.

2 - Blondin a un trou de mémoire surprenant ou, plus probablement, Funambulus prend de très (trop) grandes libertés avec le récit : Blondin était en Italie avec Stefano Parravicini et non plus avec Henry Coleman. Ce dernier l'a quitté en rentrant d'Espagne, comme Blondin l'a lui-même déclaré devant le tribunal des faillites le 3 janvier 1865. Ce constat est grave car il nous amène à mettre en doute tout ce que raconte Funambulus.

3 - L'anecdote est bien évidemment inventée par Funambulus : à Rome tout le monde parle français !

4 - Il doit cependant parler le français, sans quoi Blondin ne l'aurait pas embauché.

Partir ! Dans les vingt-quatre heures ! Son Éminence en parlait bien à son aise. Elle ignorait sans doute que Blondin voyage avec 40 tonnes de colis et qu'il n'est point facile de déplacer de tels accessoires.

Notre héros alla raconter l'aventure à son bienfaiteur.

L'intervention de Mgr de Mérode fut inutile; la résolution du cardinal était irrévocable.

— Eh bien ! s'écria Blondin, je ne céderai pas. J'ai résolu de me faire applaudir à Rome, et on m'y applaudira où j'y perdrai mon nom. Que diable, quand on a passé au-dessus du Niagara, on est bien capable d'ébranler la volonté d'une Éminence.

— Cherchons un moyen, murmurait Coleman.

— Non, ne cherchez pas, j'ai trouvé, moi.

Et le roi du câble adressa une supplique² au futur roi d'Angleterre, qui lui avait témoigné, nous l'avons vu, tant de sympathie en Amérique.

La réponse du prince adressée directement à Pie IX, révéla à Sa Sainteté la présence de Blondin à Rome.

— Pourquoi voulez-vous chasser cet-homme ? demanda le souverain pontife au cardinal Antonelli.

— Un saltimbanque ! Saint-père.

— Mais non, il paraît, au contraire, que c'est un personnage merveilleux. Le prince de Galles m'a dit le plus grand bien de lui. Laissez-le faire, il ne faut pas priver le peuple de ses amusements.

Le cardinal dut s'incliner devant le désir de Pie IX, et Blondin poursuivit les préparatifs de sa représentation, au grand contentement de Mgr de Mérode,

— Monseigneur venait chaque matin me voir surveiller la pose des câbles, nous dit Blondin, il m'adressait une foule de questions. Un jour, il essaya de marcher sur une corda restée à terre, mais il ne put faire plus de trois pas, sans doute parce qu'il n'avait pas pris le soin de se munir d'un balancier.

La population fit un tel accueil au célèbre acrobate, qu'il se montra pendant plusieurs semaines à Rome, soit dans le palais de Mgr de Mérode, soit au Campo-Pretorio, vaste plaine encadrée d'un mur d'enceinte où se dressent quelques habitations.

Au mois de juillet, il donnait en cet endroit sa dernière représentation lorsqu'il s'aperçut que tous les regards se détournèrent pour se fixer sur la façade d'une maison, et ces mots montèrent comme un murmure jusqu'à lui ;

— Le Saint-père ! le Saint-père !

Pie IX voulant voir en effet l'étrange artiste dont le prince de Galles lui avait fait un si chaleureux éloge, s'était dissimulé derrière une croisée³.

Le lendemain, il dit au cardinal Antonelli :

— Si vous aviez interdit à ce courageux funambule le séjour de Rome, vous m'auriez privé d'une distraction fort émouvante.

1 - Je savais que le cardinal Antonelli était opposé aux exhibitions de Blondin mais je ne savais pas qu'il était allé jusqu'à les interdire.

2 - J'avais lu une mention de cette intervention, mais elle m'avait paru invraisemblable ; c'est pourquoi je ne l'avais pas retenue. Elle est probablement vraie.

3 - J'ignorais cette apparition. Même observation.

Chapitre XIII

Départ de Rome. — Blondin à Saint-Pétersbourg. — Fête chez Mme la princesse Orloff. - Le roi du câble et l'empereur de Russie. — Effet de neige. — Blondin libérateur des Polonais.

Ce ne fut pas seulement pour acquérir plus de renommée et plus de fortune que Blondin transporta son câble aux quatre coins, du globe. Bien souvent il eût pu demeurer plusieurs mois dans une ville sans voir décroître le chiffre de ses recettes, lorsqu'un impérieux besoin de locomotion l'entraînait tout à coup à quatre ou cinq cents lieues de distance.

Les Italiens ne souhaitaient assurément pas, son départ au moment où il quitta Rome; mais il avait assez contemplé l'azur. Il rêvait maintenant de la froide atmosphère du nord, des nuages gris, des paysages enveloppés de neige, et il se mit en routa pour Saint-Pétersbourg.

On sait quelle réception cordiale la société russe fait aux artistes étrangers.

Blondin, sur les bords de la Neva ne fut pas accueilli moins chaleureusement que dans toutes les capitales où nous l'avons suivi.

Le czar, informé de son arrivée, voulut assister à son prodigieux spectacle et l'autorisa à monter ses cordages sur la place du Premier-Corps-des-Cadets, l'une des plus belles et des plus aristocratiques de la ville.

Notre héros, justement fier de cette faveur, apporta un soin particulier à l'installation de son théâtre. Il imagina une décoration nouvelle composée de drapeaux et de guirlandes de feuillage disposées avec beaucoup de goût.

Ce travail dura dix jours. Enfin, le programme de la première représentation fut placardé sur toutes les murailles, inséré dans tous les journaux.

La veille du jour indiqué, Blondin fut invité à un grand bal que Mme la princesse Orloff donnait en l'honneur de son souverain.

En pénétrant dans les somptueuses galeries du palais de la princesse, le roi du câble se sentait plus troublé que lorsqu'il voyait, au Niagara, rouler à deux cents pieds au-dessous de lui les vagues écumeuses.

Toutefois il reprit courage, et devant le cortège des officiers en uniformes, des femmes éblouissantes de grâce et de beauté qui défilaient sous ses yeux, il se rappela Petit-Jean, le père Gravelé, Mlle de la Poltronnerie et tous les locataires de cette maison roulante où il avait vécu ses joyeuses années d'enfance.

Cependant, la princesse Orloff, au bras de l'empereur.¹ passa près de lui et s'arrêta.

— Sire, dit-elle, permettez-moi de présenter à Votre Majesté M. Blondin, le héros des chutes du Niagara.

— Ah ! c'est vous, monsieur, je suis d'autant plus satisfait de vous rencontrer qu'il ne me sera pas possible d'assister à vos exercices ; — je suis attendu demain à Moscou Mais j'espère que l'accueil de la population de Saint-Petersbourg vous incitera à revenir en Russie.

Blondin, fort ému, s'état incliné ; l'empereur Alexandre disparut avec la princesse.

1- Rien de tout cela ne colle : nous savons par une dépêche du correspondant du *Standard* à Saint-Pétersbourg que le Tzar est rentré le mercredi 31 août d'un voyage à Moscou et qu'il est reparti le samedi matin 3 septembre pour sa résidence de Darmstadt. Blondin a donné sa première représentation à Saint-Petersbourg le dimanche 28 août et, la pluie persistant, n'a pu donner qu'une représentation la semaine suivante avant de partir pour Moscou aux alentours du 8 septembre.

Le lendemain, le ciel avait ce ton d'ardoise qui annonce la neige, à l'heure où le célèbre acrobate se rendit sur la place du Premier-Corps-des-Cadets pour surveiller les derniers préparatifs de la représentation.

Néanmoins la foule des spectateurs était considérable. On savait que le czar avait adressé des paroles flatteuses à Blondin, et cette distinction avait excité encore la curiosité publique.

Tous les gradins, toutes les tribunes, tous les balcons de la place étaient occupés lorsque le hardi funambule apparut, en maillot couleur de chair, sur son câble tendu.

Il s'avança, le balancier en main, et bientôt il eut à vaincre une difficulté contre laquelle il n'avait jamais eu besoin de combattre.

La neige, subitement, tomba avec une telle violence¹, que le sol en fut bientôt couvert. La blanche pluie devint si serrée, que l'on n'apercevait plus sur le câble qu'une ombre s'agitant.

Blondin, sans se préoccuper de ce détail, sans se soucier ni du froid qui paralysait ses bras nus, ni du givre qui enveloppait la corde, poursuivait sa promenade périlleuse.

Le spectacle avait lieu au profit des invalides, et Blondin ne voulait point que ceux qui avaient concouru à son œuvre de bienfaisance fussent privés d'un seul de ses exercices.

Cette nouvelle extravagance du héros des cataractes augmenta sa popularité en Russie.

Et, au printemps de l'année 1864², il alla recueillir les acclamations que lui réservait la Pologne.

Il nous a raconté, sur son séjour à Varsovie, une anecdote qui démontre bien le prestige qu'il avait acquis partout.

Varsovie était alors en état de siège. Nul Polonais ne pouvait sortir de la ville. Blondin sollicite la permission de se montrer au champ de course.

Mais il fait pour cela un public nombreux; et personne ne peut franchir les murs d'enceinte.

Le Mourawieff qui gouvernait Varsovie lève la consigne à la condition que tous les habitants seront munis d'un passeport.

Ce passeport était signé Blondin. C'était un billet d'admission au spectacle de notre héros.

Chapitre XIV

Départ de Saint-Pétersbourg. — Séjour en Hanovre. — En Belgique. — Blondin au plateau de Gravelle. — Un feuilleton de Théophile Gautier.

Après avoir été l'idole du public dans toutes les cités qu'il avait traversées, Blondin pouvait espérer recevoir à Paris, la ville curieuse par excellence, une réception digne de sa renommée.

En quittant Saint-Pétersbourg, il était allé en Hanovre, où le roi aveugle George V, ému au récit de ses extravagantes funambules, lui avait offert un superbe saphir monté en épingle.

Il avait ensuite rassemblé à Bruxelles deux cent mille spectateurs autour de son théâtre.

À Paris, ce fut à grand peine qu'il obtint l'autorisation de monter ses cordes, à Vincennes, sur le plateau de Gravelle.

Théophile Gautier, le glorieux critique, assista à ses débuts. Le lendemain, dans le *Moniteur Universel*, il consacrait au célèbre acrobate six colonnes de son feuilleton.

Nous ne résistons pas au désir de reproduire ces pages; nos lecteurs, assurément, ne s'en plaindront pas :

« Au fond du champ de manœuvre de Vincennes, sur le plateau de Gravelle, au-delà de la tribune des steeple-chases, Blondin avait tendu, à une hauteur qui égale presque celle de la colonne Vendôme, sa corde longue de cent mètres. Deux énormes mâts carrés soutenaient à ses extrémités.

1 - De la neige début septembre, c'est plutôt étonnant : Blondin confond Saint-Pétersbourg et Moscou où il s'est rendu ensuite.

2 - Exact, mais il va ensuite à Saint-Pétersbourg, fin août 1864.

Cette corde, immobilisée de cinq mètres en cinq mètres par des cordelettes dessinant comme le squelette d'une immense tente sans véum.

« A l'heure fixée pour le commencement du spectacle, on vit s'élever dans l'air, le long de la poutre dressée au couchant, une sorte de mannequin hissé par une corde glissant sur sa poulie. Ce mannequin prit pied sur une plate-forme étroite au niveau du câble d'exercice et, soutenant de ses deux mains un énorme balancier, s'avança sur le câble à pas comptés.

< Le mannequin était l'acrobate. Il avait revêtu un costume de chevalier des croisades, genre troubadour, — ce style est encore accepté en Amérique. — Ses, jambes, emprisonnées- dans un réseau de mailles brillantes, étincelaient aux derniers feux du soleil, et son casque, surmonté d'un panache tricolore, renvoyait les rayons qui le frappaient.

Un immense éclat de rire accueillit à ses premiers pas ce Mangin de l'azur, à qui il ne manquait qu'un Vert-de-Gris lui jouant un air d'orgue derrière le dos; mais bientôt l'étonnement, l'admiration, la stupeur même remplacèrent chez les spectateurs ce premier sentiment d'ironie assez légitime.

« A voir ce chevalier parcourir lentement et majestueusement sa route aérienne, on eût dit un héros de l'Arioste marchant sur les nuages à la conquête de quelque Angélique, un Roger sans Hyppogriffe, soutenu dans sa course impossible par les mains d'un invisible génie. Aux yeux de l'imagination transportée, les moyens grossiers de l'ascension disparaissent. Plus de poteaux, de câble, de balancier, le héros restait seul, accomplissant impassible sa tâche surhumaine.

« Arrivé à l'extrémité du câble, Blondin s'arrêta. Il jeta un rapide coup d'œil sur la foule amassée au-dessous de lui et plongeant du regard à l'horizon, il put contempler un des plus magnifiques spectacles de la nature. La Marne déroulait à ses pieds son large ruban liquide argenté par les nuages et frangé du vert des joncs et des herbes aquatiques ; les forteresses gardiennes de Paris et Paris moi-même illimité et bleuâtre avec son tumulte de toits, de tours et de clochers, gisaient au-dessous de lui, comme une vaste carte topographique. Du haut de sa corde, il dominait tout. L'empire de l'air lui appartenait, et il voyait un de ces spectacles réservés aux aigles et aux aéronautes. C'était moins sauvagement grandiose que le Niagara se ruant vers son abîme, mais c'était aussi beau.

« Bientôt l'acrobate reprit sa course sur le câble, mais, cette fois, d'un pas précipité.

Revenu à son point de départ, il changea de costume sous une tente promptement dressée sur la cheminée et il reparut dans le véritable costume de sa profession : maillot couleur de chair, constellé de médailles sur la poitrine, caleçon court et de teinte sombre.

« Au héros avait succédé le gymnaste funambulesque non moins étonnant, non moins admirable. Arrivé au milieu de sa course, Blondin se coucha sur le câble, abandonnant son balancier; resta immobile sur la corde roide, et se soutenant des deux mains avec la perche transversale, il se plaça la tête sur le câble et les jambes en l'air, et resta ainsi quelques, instants sans remuer. Puis il commença à se démener comme un télégraphe aérien transmettant ses hiéroglyphes.

« Au bout du câble, Blondin se fit bander les yeux et jeter sur la tête et les épaules un sac troué à la hauteur des bras pour les laisser libres. Quand l'acrobate aveuglé, tenant en main son balancier, trébuchant à chaque pas, s'avança sur cette route aussi étroite que le redoutable pont d'Alsirat, que les vrais croyants doivent franchir pour atteindre le paradis de Mahomet, un murmure de terreur et presque d'horreur s'exhala des poitrines oppressées de cette foule qui l'observait. On était venu chercher des émotions, on les trouvait trop fortes. Beaucoup de spectateurs détournaient la tête, de peur d'assister à la chute du téméraire funambule. Le gamin d'Henri Monnier, qui disait : « Je n'ai jamais vu tomber personne du cintième », eût lui même fermé les yeux devant l'audace de Blondin. »

« Mais lui, parvenu à mi-longueur de son câble, recommença, ainsi encapuchonné, les exercices qu'il avait exécutés. Les yeux ouverts, se couchant, s'accroupissant sur sa corde, pirouettant sur la tête, et retombant à cheval.

« Quand Blondin, revenu à sa plate-forme, relira son sac et son bandeau, de longs applaudissements l'accueillirent. Au silence imposé par une émotion poignante, allant jusqu'à l'angoisse, succéda une bruyante et enthousiaste manifestation, qui dut arriver comme un murmure au triomphant acrobate perdu dans le bleu du ciel.

« Alors le gymnaste se munit d'une chaise qu'il s'accrocha au col, s'avança jusqu'au milieu du câble et s'assit sur la chaise tenue en équilibre. Puis la plaçant en diagonale, de façon à ce qu'un

un pied de devant et un pied de derrière portassent seuls sur la corde, il en escalada les barreaux et se tint debout au sommet du dossier, incliné, les bras nageant, le talon relevé dans la position d'une Victoire qui aurait perdu ses ailes et qui planerait néanmoins.

« Le Génie de la colonne de Juillet donne assez bien l'idée de cette pose qui semble impossible pour un être dénué de plumes. Blondin justifie l'axiome de Nadar : Pour voler, il faut être plus lourd que l'air.

« Arrivé à la plate-forme, il accomplit, en retournant à son point de départ, son dernier exercice, qui consiste à porter sur son dos l'acolyte avec lequel il a, de cette façon, traversé le Niagara sans se laisser étourdir par le fracas des eaux furieuses et le hurlement de l'abîme insulté.

« À ce moment, on ne savait lequel on devait admirer le plus de l'acrobate parcourant son fil aérien avec son lourd fardeau, ou de l'homme assez plein de foi pour confier sa vie à l'habileté d'un funambule. Même avec l'espoir d'être à jamais libéré du feuilleton et d'une riche sinécure, nous n'accepterions pas la proposition de cette périlleuse promenade dans le vide. »

« Ce qui distingue le talent de Blondin, c'est une aisance parfaite ; ses mouvements sont si naturels, si souples, si pleins de sécurité, que ses diaboliques exercices paraissent faciles et qu'on serait tenté de se faire hisser sur la corde pour les essayer à son tour. Il ne faudrait pourtant pas s'y fier. Le métier de funambule est un de ceux où il n'est pas permis de se faire des illusions d'amour-propre sur ses aptitudes ; il faut payer là de sa personne et argent comptant. Le tour est fait ou il n'est pas fait, et la moindre faute est punie de mort ; on peut se tromper sur les planches, on ne se trompe pas impunément sur la corde. Il y a dix manières d'interpréter plus ou moins bien une tirade, mais il n'y en a qu'une d'aller d'un bout à l'autre d'une corde à trente mètres de hauteur. Vraiment on ne fait pas assez cas de l'acrobate. C'est un artiste sérieux, il tient ce qu'il promet ou il se tue. Ses exploits sont indiscutables et il mérite bien les applaudissements pour lesquels il expose sa vie. Aussi accordons-nous à Blondin, le héros du Niagara, les honneurs du feuilleton. »

La belle éloquence du maître ne réussit point à entraîner la foule au bois de Vincennes. L'espace réservé au roi du câble était d'ailleurs si restreint que l'on pouvait, sans la moindre rétribution, assister à ses vertigineuses funambulies. Or, Blondin possédait déjà une petite fortune, cependant il ne pouvait renoncer à tirer aucun profit de son effroyable travail.

Sa situation devenait difficile, mais il avait résolu d'être applaudi, et il chercha quelque moyen diabolique pour éveiller l'attention des Parisiens.

Blondin était patronné ici par le baron Taylor.

Lorsqu'il eut résolu d'abandonner le plateau de Gravelle, il alla trouver son bienfaiteur et lui dit :

— Il faut, dussè-je me tuer, il faut que Ion m'applaudisse à Paris.

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai l'honneur de vous prier d'obtenir pour moi la permission de faire sur ma corde une promenade de l'Arc-de-Triomphe au palais des Tuileries.

— Trois kilomètres ! Vous perdez la raison.

— Sollicitez toujours.

— J'essayerai.

Le baron Taylor se rendit aux Tuileries.

L'empereur était alors à Vichy.

M. de Bassano, grand chambellan, transmît la supplique à Napoléon III et le chef de l'État, par dépêche, fit une réponse favorable.

Cependant, lorsque Blondin alla trouver M. Haussmann pour lui demander de participer aux frais d'installation des mâts destinés à soutenir les câbles, le préfet de la Seine objecta qu'une pareille entreprise pouvait avoir de graves conséquences; il craignait que les monuments fussent endommagés. Bref, il refusa son concours et Blondin, qui voulait donner cette étonnante représentation gratuitement, dut renoncer à son projet.

Mais il n'y renonça pas à tout jamais et il espère bien, pendant l'Exposition de 1878, le mettre à exécution,

Chapitre XV

Au parc d'Asnières. — Ln nouveau Blondin. — Pseudonyme théâtral. — Gravelet et Corelly. — Le héros du Niagara contre Arnault et Ce. — Plaidoiries. — Jugements.

À défaut d'un plus vaste théâtre, Blondin s'établit au parc d'Asnières et stupéfia les Parisiens en villégiature. Cela, ne valait pas sans doute la victoire qu'il eût remportée si on avait autorisé sa promenade ermite dans les Champs-Élysées, mais il se contentait néanmoins de son sort, lorsqu'il vit surgir un autre Blondin.

Les directeurs de l'Hippodrome, M. Arnault et ses associés, ayant engagé, au moment de l'Exposition de 1867, un nommé Correllv, l'avaient surnommé Blondin, sans paraître se douter que le véritable héros du Niagara revendiquerait un pseudonyme rendu célèbre à force de courage. Ce fut cependant ee qui arriva. Le 15 juin 1867, le tribunal civil de la Seine, à la requête de Jean-François Gravelé, dit Blondin, condamna MM. Arnault et Cie à faire disparaître de leurs affiches, annonces, réclames et autres documents de publicité le nom sur lequel ils avaient bâti vraisemblablement plus d'un château en Espagne.

M. Arnault, le 17 juillet suivant, s'adressa aux juges consulaires et obtint une atténuation au premier jugement.

Voici en quels termes la *Gazette des Tribunaux* du 21 août rendit compte de ce procès :

« Blondin-Gravelet a assigné devant le tribunal de commerce Arnault, qui a engagé le sieur Corelly, acrobate, pour donner des représentations dans son arène et qui, pour attirer plus sûrement le public lui a lait prendre, pour la circonstance le surnom de Blondin.

« Gravelet demandait qu' Arnault fût tenu de supprimer de ses affiches le nom de Blondin et condamné à lui payer 5,000 francs de dommages-intérêts.

« Par un autre exploit, Gravelet avait assigné directement Corelly pour qu'il lui soit fait défense de paraître en public sous le nom de Blondin et pour s'entendre condamner à 10.600 francs de dommages intérêts.

« Après avoir entendu maître Schayé, agréé de Gravelet-Blondin, maître Marraud. agréé d'Arnault, et maître Buisson agréé de Corelly, le tribunal a rendu la jugement suivant :

Le tribunal !...

Reçoit Arnault et Cie opposants en la forme au jugement par défaut rendu contre Arnault le 13 juin dernier.

Vu la connexité, joint la cause, et statuant sur le tout par un seul et même jugement :

En ce qui touche la demande Gravelet contre Arnault :

Attendu que Gravelet a pris depuis plusieurs années le pseudonyme de Blondin, sous lequel il est généralement connu ; qu'il a donné en divers pays, comme acrobate, une notoriété à ce nom.

Attendu que, dans un but de concurrence, Arnault, directeur de l'Hippodrome, avait annoncé, pour le 15 juin dernier, un spectacle dans lequel devait figurer un acrobate auquel il donnait le nom de Blondin ;

Attendu qu'Arnault en annonçant que l'artiste qu'il présentait au public était le véritable Blondin, n'ignorait pas qu'il mettait dans l'erreur le spectateur qu'il appelait à son théâtre, que dans cette circonstance c'est avec raison que le tribunal, par son jugement du 15 juin d'arrêter, lui a ordonné de supprimer de ses annonces, réclames et affiches, et de tous documents de publicité le nom de Blondin ; qu'il y a lieu en conséquence de faire droit à la demande de ce chef.

Sur les dommages-intérêts :

Attendu qu'il résulte des débats qu'Arnault a causé à Gravelet, dit Blondin, un préjudice dont réparation lui est due ; que le tribunal, avec les éléments d'appréciation qu'il possède en fixe l'importance à 300 francs, au payement desquels Arnault doit être tenu ;

Par ces motifs,

Jugeant en premier ressort,

Se déclare incompetent sur la demande de Gravelet contré Corelly, renvoie la cause et les parties devant les juges qui doivent en connaître, et condamne Gravelet aux dépens de cette demande.

Déboute Arnault et Cie de leur opposition au jugement dudit jour 15 juin dernier ;

Ordonne, en conséquence, nonobstant ladite opposition en ce qui touche : 1^e - la disposition qui a ordonné à Arnault de supprimer de ses affiches, annonces, réclames et autres documents de publicité, le nom de Blondin, sinon et à défaut de ce faire, a autorisé Gravelet à enlever susdites annonces et affiches et ce avec l'assistance du commissaire de police; 2^o - la condamnation aux dommages-intérêts que le tribunal réduit à 500 francs seulement; 3^e et la condamnation aux dépens.

L'affaire, cependant n'était pas finie. Elle revint, le 30 décembre 1868 devant la cour impériale, qui confirma le premier jugement.

Le directeur de l'Hippodrome est représenté cette fois à la barre par Me Lachaud.

L'éminent avocat soutient que le surnom de Blondin est tellement usité comme pseudonyme qu'il serait assez difficile de savoir quel est celui qui a exécuté le passage du Niagara; que MM. Arnault et Cie, au moment où ils avaient engagé Corelly sous le nom de Blondin, avaient reçu de bien d'autres acrobates des demandes d'engagements et qu'il y avait eu de leur part bonne foi entière dans l'annonce qu'ils avaient faite au public et qu'il ne pouvait y avoir lieu à dommages-intérêts, d'autant plus qu'il n'y avait pas eu le moindre préjudice causé, une seule représentation ayant été donnée sans succès.

M^r Papillon, au nom du vrai Blondin, rappelle que c'est ce dernier qui a exécuté, sous le nom que l'on voudrait usurper, les exercices qui ont acquis la notoriété à ce nom, qu'il se l'est approprié par ses exercices, qu'il lui a été délivré en Amérique lors du passage du Niagara, des diplômes et des certificats constatant sa personnalité sous ce pseudonyme, et que la propriété de ce pseudonyme théâtral comme acrobate lui est acquise dans sa spécialité.

Soutenant d'autre part que M. Arnault avait déjà été averti, en 1864, par M. Gravelet, de l'usurpation de nom reprochée aujourd'hui judiciairement, et qu'enfin M. Gravelet et M. Arnault s'étant rencontrés à une des fêtes qui avaient célébré l'ouverture de l'Exposition universelle de 1867, où M. Gravelet s'était personnellement présenté à M. Arnault, le directeur de l'Hippodrome ne pouvait prétendre avoir été induit en erreur, l'honorable avocat conclut à la confirmation du jugement frappé d'appel.

Sur ces plaidoiries et après délibération :

« La cour,

« Adoptant les motifs des premiers juges,

« Met l'appellation à néant,

« Ordonne que ce dont est appel, subira son plein et entier effet ;

« Condamne les appelants à l'amende et aux dépens. »

La teneur de ce jugement donnait à notre héros satisfaction pleine et entière.

Il avait juré de perdre sa fortune plutôt que son glorieux sobriquet.

La cour impériale fit droit à sa demande, sans même écorner son avoir.

Mais sa générosité naturelle, son bon cœur devaient bientôt lui ravir les dollars, les livres sterling, les louis, les thalers, les réaux qu'il avait amassés partout.

Chapitre XVI

Blondin se sépare de son cicérone fantaisiste. — Laissez-leur prendre un pied chez vous. - Fuite de Coleman. — La roi du câble est ruiné. — Il prend un nouvel interprète. — Retour en Espagne. — Encore les admiratrices du héros des cataractes. — Mme Blandin sur la corde. — Effroyable accident. — La croix d'Isabelle la Catholique.

En France, aussi bien que dans les autres pays qu'il avait visités avec Henry Coleman, Blondin eut la douleur de reconnaître l'insuffisance de son cicérone. Partout, les connaissances très limitées du funambule en matière de langues étrangères servaient à exprimer la pensée des deux voyageurs. Les démarches nécessitées par le procès Gravelet-Arnault-Corelly, les visites aux juges, les conférences avec les avoués et les avocats, les courses au palais de justice, Blondin dût faire tout cela tandis que son interprète, son agent, se livrait dans quelque café à la lecture du *Times* ou du *New York Herald*.

Cette situation devenait d'autant plus impossible, que le héros des cataractes devait parcourir encore l'Espagne, les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Brésil.

En arrivant à Londres, où il alla rejoindre sa famille, après les représentations du parc d'Asnières, vers le mois de septembre 1867 Blondin annonça à Coleman qu'il renonçait à ses services¹.

Ce fut un coup terrible pour le pauvre drogman ; toutefois il n'était point homme à perdre courage.

— Je n'essayerai pas, dit-il, d'ébranler votre résolution ; il vous faut un polyglotte et je ne parle que l'anglais, mais depuis que j'ai l'honneur de vivre avec vous, j'ai pu vous être de quelque utilité. Voulez-vous me faire le plaisir de me prêter dix mille livres ? Avec cette somme, je compte entreprendre le commerce des vins et me créer une situation honorable.

Blondin n'hésita pas un instant à exaucer le vœu de son agent.

Henry Coleman était encore dépositaire des fonds du célèbre acrobate.

— Prenez dix mille livres, lui dit-il, et qu'elles soient pour vous l'origine d'une grande fortune.

Ému par un sentiment de louable reconnaissance, l'interprète fantaisiste sauta au cou de Blondin.

Le lendemain il avait disparu emportant avec lui non pas dix mille, mais cinquante mille livres, c'est-à-dire un million deux cent cinquante mille francs.

Laissez leur prendre un louis chez vous...

On eut beau lancer à sa recherche une légion de policemen, il fut impossible de retrouver ses traces. Un an plus tard, cependant, on apprit qu'il était mort à Constantinople après avoir dissipé jusqu'au dernier sou du bien qu'il s'était si audacieusement approprié.

Blondin était ruiné. Le produit de sept années de travail, le bonheur matériel d'une femme chérie, de cinq enfants adorés, tout s'effondrait, tout était à refaire.

Le roi du câble — malheureux roi ! — attacha alors à sa personne, en qualité d'interprète, un homme d'une réelle valeur, M. Pananli², et, après avoir donné quelques représentations en Angleterre, il retourna en Espagne, le pays de ses conquêtes.

C'était pendant l'été de l'année 1870. Blondin avait tendu une corde goudronnée; sous l'influence de la chaleur, elle se cassa au moment où le spectacle allait commencer. L'intrépide acrobate n'écoutât pas les protestations de la foule fit un nœud et exécuta ses exercices.

Son audace réveilla dans le cœur de ses admiratrices l'amour qu'il y avait fait naître lors de son début à Madrid. De même qu'à cette époque, déjà lointaine, cent Espagnoles lui offrirent leurs mains. Il ne répondit pas plus que la première fois à ces déclarations flatteuses, mais il trouva un

1 - C'est n'importe quoi : depuis 4 ans déjà, Coleman est marchand de vin sur Regent Street et a eu le temps de faire faillite, ruinant Blondin à cette occasion.. Tout ce qui suit est pure affabulation de la part de Funambulus.

2 - Parravicini

ingénieux moyen de détruire les rêves de ces gracieux bataillons de demoiselles et veuves en quête d'un époux.

Le dimanche suivant, le célèbre équilibriste devait se montrer au cirque Price.

Par voie d'affiche, il fit annoncer qu'il porterait sur ses épaules non pas un homme, mais une femme, et que cette femme serait Mme Blondin.

Eh quoi ! Mme Blondin ! Il était donc marié !

On voulut voir la compagne de ce héros, on voulut savoir si elle était digne de lui.

Bien avant l'heure indiquée pour la représentation, tous les gradins furent occupés par les plus jolies femmes de la ville.

L'impatience des spectatrices était vive. Enfin, il parut sur sa plate-forme, et près de lui, Mme Blondin, en jupons de tulle, en maillot rose, monta, gracieuse, à l'aide d'une corde.

Toutes les lorgnettes étaient braquées vers elle.

— Comment la trouvez-vous? disait-on.

— Pas mal, mis elle serait mieux si elle avait des yeux noirs.

— Voyez donc ses jambes.

— Très bien faites, les jambes; trop bien faites même, il doit y avoir dû coton.

— Et le bras.

— Joli, le bras, mais mal attaché.

Cependant, l'acrobate fixa sur son dos, à l'aide de courroies, une petite planche ; Mme Blondin se posa comme sur une selle, sur ce siège étroit, et le héros du Niagara s'avança lentement entre ciel et terre.

Salué par les bravos de toute la salle, il arriva au terme de son voyage, puis il se remit en route vers le point de départ.

Comme il atteignait centre du câble, la corde, brusquement, se rompit; l'on entendit sur le parquet du cirque un épouvantable fracas ;

Blondin gisait à terre.

Sa femme, à trente pieds en l'air, se balançait à l'une des extrémités de la corde cassée.

Tous deux avaient échappé miraculeusement à la mort ; en effet, si le câble s'était brisé derrière Blondin, ils tombaient ensemble à la renverse et se brisaient le crâne.

La rupture se produisit au contraire à deux mètres en avant de l'acrobate. Il tomba sur le dos, et fut garanti par la planchette, tandis que la corde, s'enroulant sur elle-même avec une rapidité vertigineuse, saisissait Mme Blondin par ses jupons et la maintenait ainsi jusqu'à ce qu'il fût possible de lui porter secours.

Cette dramatique aventure délivra le roi du câble des tendres soupirs des Madrilènes, mais il jura de ne plus porter sa femme sur ses épaules, dussent toutes les Espagnols solliciter sa main.

En quittant Madrid, Blondin fut décoré de l'ordre d'Isabelle la Catholique par le maréchal Prim.

Chapitre XVII

Le chevalier Blondin. — Aux Indes. — Présent d'un rajah. — Biographie. — Chansons. — Naufrage. — A Brisbane. — Un nouvel exercice. — Retour en Angleterre. — Représentation en mer.

Blondin, devenu le chevalier Blondin, reconduisit à Londres sa petite famille et passa dans les Indes.

A deux cents pieds au-dessus de l'Hougly (bras occidental du Gange) il fit des omelettes pour les habitants de Calcutta.

A deux cents pieds au-dessus de la rivière Tjilliwong, il parcourut son câble, monté sur un vélocipède, devant les indigènes de Batavia.

A deux cents pieds au-dessus du port de Bombay, il passa un homme sur ses épaules.

Toutes ces populations étaient émerveillées ; elles se fussent volontiers prosternées devant cet homme étrange comme devant un dieu.

Partout on vendait son portrait avec une élogieuse biographie imprimée en caractères indiens. Un rajah enthousiaste lui fit hommage de trois boutons de chemise, saphirs gros comme des noisettes et entourés de diamants. Le jour de son départ, dix mille personnes l'accompagnèrent en chantant ce refrain composé en son honneur :

Vive Blondin, le héros des airs,
Que sa réputation augmente sans cesse.
Amis chantons en chœur,
Chantons ce refrain :
Vive Blondin !

Le « héros des airs, heureux de ce succès, heureux aussi des bénéfices qu'il avait réalisés, s'embarqua pour Brisbane, en Australie.

Après trois semaines de mer, le vapeur à bord duquel il se trouvait fit naufrage à Cliceland-Point, et les passagers restèrent plusieurs jours sur des rochers en attendant qu'un navire vint à leur secours.

Enfin, on toucha le port.

Une foule nombreuse attendait le roi du câble sur le quai de débarquement. On avait hâte de voir le courageux funambule dont la renommée avait porté le nom sur tous les points du globe.

Trente-six heures suffirent à Blondin pour monter un théâtre.

Au mois d'avril 1875, il fit ses débuts à Brisbane, en présence d'un public affolé de terreur et d'admiration.

Le lendemain, chez un commissionnaire en marchandises, il s'extasiait devant le mécanisme d'un petit harmonieux dont on pouvait tirer des polkas, des valse, des quadrilles, des marches sans posséder la moindre notion musicale.

— Cela est fort ingénieux, dit-il au commissionnaire. Et quel est le prix de cet instrument?

— Oh! Rien. — Comment, rien? — Rien pour vous, monsieur, à une condition.

— Laquelle ? — C'est que vous jouerez une polka sur votre câble.

— Parfaitement, dès demain je réaliserai votre désir-

Blondin tint parole. Quand on a fait de la photographie, quand on a fait des omelettes, quand on a porté un lion, un enfant, un homme, une femme sur ses épaules, n'ayant pour tapis qu'un cordon de chanvre gros comme une canne, on peut bien, dans la même situation, porter un orgue et en tirer des sons.

Pour le peuple de Brisbane, ce spectacle eut cependant tout l'imprévu d'une vision.

C'était le soir. Des lanternes, des torches, des cordons lumineux éclairaient le héros sur son câble.

Tout à coup, sans qu'on s'y attendît, il chargea sur son dos le petit instrument et alla le poser en équilibre au milieu de sa corde.

Puis les lumières s'éteignirent et les notes graves de l'harmonium montèrent dans la nuit.

On eut pu croire que la voûte des cieux s'était entr'ouverte et que l'on entendait un divin duo entre le roi David et Sainte-Clotilde. A peine avait-on applaudi tant on craignait de rompre le charme de cette mélodie.

Mais dès que reparut la lumière, le public poussa des bravos, et Blondin fut porté en triomphe.

Cette démonstration fut si agréable au glorieux funambule qu'il résolut de s'établir en Australie.

Il a parfois de ces idées, nous l'avons dit.

Lorsqu'il est dans une ville, il rêve un autre séjour.

Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à partir pour l'Angleterre, ou il avait laissé Mme Blondin, résolu à revenir avec elle en Australie.

À la fin de septembre 1875, il s'embarquait à Southampton, avec toute sa maison, huit personnes à bord du Poonah, vapeur de 400 pieds de long.

La traversée dura longtemps. On employait tous les moyens pour se distraire; les passagers dansaient, donnaient des concerts, jouaient des charades.

Un jour le capitaine dit à Blondin : — Ne nous donnerez-vous pas, monsieur, une petite représentation ?

— Une représentation ! Mais je ne travaille pas ainsi, il me faut des cordes.

— Des cordes ! Ce n'est pas ce qui manque sur un navire, nous en avons de tous les diamètres à votre disposition. Pouvez-vous passer du mâst de misaine au mâst d'artimon ?

— Pourquoi non, si la mer est calme !

— Un lac, monsieur, un lac ; vous le voyez, d'ailleurs.

Le navire, en effet, glissait sans secousses.

— Eh bien, dit Blondin, donnez-moi quatre hommes ; demain, les câbles seront prêts, et j'essayerai de participer à vos amusements.

Le capitaine annonça l'heureuse nouvelle, La perspective d'un tel spectacle mit toute la population du vapeur en gaieté.

— Cela sera plus extraordinaire encore que le Niagara, disait-on, Blondin au-dessus de la mer !

Et de la poupe à la proue, de bâbord à tribord, un immense hurrah fut poussé en l'honneur du héros des cataractes.

Chapitre XVIII

Un drame en mer. — Du mâst d'artimon au mâst de misaine. — La tempête. — Au-dessus des vagues. — Remède contre le mal de mer.

Un câble d'environ trois cents pieds de longueur, libre de tout hauban, se balançait en l'air. À l'horizon, le ciel se ouatait de gros nuages, semblables aux panaches de vapeur qui s'échappaient de la cheminée du *Poonah*. Le navire, filant onze nœuds à l'heure, approchait du point où tant de vaisseaux se perdent, près de la Nouvelle-Galles. Tout à coup le vent s'éleva ; les passagers, secoués par le roulis, se tenaient à grand peine sur le pont.

Cependant Blondin parut, en maillot rose, le visage très pâle.

— Êtes-vous indisposé ? lui demanda-t-on. —

— Non, non, j'ai un peu le mal de mer, mais ce n'est rien.

— Reposez-vous.

— Me reposer ! Et la représentation !

— Elle aura lieu plus tard, demain, quand la tempête sera apaisée.

— Quelle plaisanterie ! J'ai l'habitude d'être exact partout et toujours. Une, deux, en l'air !

Et avec une agilité que les vieux matelots admirèrent, le roi du câble grimpa jusqu'à la hune d'artimon, qui devait lui servir de plateforme.

La fumée, montant vers lui, l'enveloppait de flocons opaques ; il fut contraint de demeurer quelques instants immobile afin d'habituer ses regards à cette obscurité, et aussi peut-être afin de ranimer ses forces engourdies.

— Descendez, monsieur Blondin, lui cria le capitaine; vous vous exposez à la mort. Il ne reste pas cinquante personnes sur le pont; la plupart des voyageurs sont descendus dans les cabines.

Blondin, sans répondre, saisit son balancier et fit dix pas sur le câble.

Au même instant, un terrible coup de tangage le renvoya en arrière.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines.

Mais il reprit sa marche doucement, lentement, solennellement.

Une trombe furieuse fit incliner le *Poonah* ; les passagers et les hommes de l'équipage roulèrent à bâbord.

Le vent, dans les voiles, tirait des sons lugubres, tout craquait, criait, mugissait.

L'héroïque acrobate planait maintenant au-dessus des vagues. Des gerbes d'eau arrivaient jusqu'à lui l'obligeant à fermer les yeux. Son balancier, semblable à un fil sur l'immensité grise, basculait de droite à gauche, s'abaissait, se relevait. Il dessinait parfois une ligne horizontale, parfois une ligne perpendiculaire, mais Blondin, immuablement droit, continuait sa course.

D'un mouvement brusque, le vapeur se redressa ; le prodigieux acrobate se retrouva placé au-dessus du pont. Une nouvelle secousse enfonça la poupe du navire dans la mer, profondément, et le barreur fut jeté en arrière. Blondin d'en haut, n'ayant autour de lui que le vide ne bougea pas. Enfin, il atteignit, après vingt-trois minutes de ce fantastique travail, la hune du mât de misaine.

Notre héros avait accompli un tour de force plus extraordinaire que le passage du Niagara.

Un punch lui fut offert dans le grand salon du navire.

Et comme on lui demandait s'il avait eu peur :

— Un peu, oui, répondit-il en toute franchise, mais je n'ai plus le mal de mer.

Tous les témoins de cette dramatique aventure racontèrent en arrivant à Sydney, où Blondin voulait se fixer tout d'abord, les invraisemblables funambulies de leur compagnon de voyage. Aussi la curiosité du public, éveillée déjà par les récits des journaux, fut-elle plus vive encore.

Le héros des cataractes passa plusieurs semaines à Sydney, puis il alla à Melbourne, capitale de la colonie Victoria, où on lui offrit un magnifique bijou en or et diamant, avec les armes de la ville autour d'une gracieuse dédicace. De là il passa à Adélaïde, puis dans la Nouvelle-Zélande : à Wellington, à Brisbane, à Auckland, à Christ-Church.

En 1876, un subit besoin de changer de contrée le conduisit à San Francisco, à Lima, à Valparaiso, Montevideo, Buenos-Ayre.

Au commencement de l'année dernière, il obtenait à Lisbonne, puis à Rio-de-Janeiro, d'éclatants succès, et revenait enfin à Londres avec une nouvelle fortune.

Il n'avait pas paru en public depuis plusieurs mois, lorsqu'il revint à Paris, où cent mille personnes ont été l'applaudir dans la grande nef du palais de l'industrie.

Nous ne détaillerons pas les surprenants exercices qu'il exécuta devant les Parisiens.

Tout ce que nous pourrions dire serait bien au-dessous de l'impression qu'il causa à ceux qui l'ont vu.

Un mot caractérise la nature de son talent d'équilibriste.

Le jour de sa représentation d'adieu, une dame qui tremblait de frayeur avant même que Blondin se fût montré sur sa plate-forme, nous dit dès qu'il eut franchi la longueur de son câble :

— Oh ! C'est si simple que cela ? Mais j'en ferais bien autant.

En effet, le héros du Niagara, le chevalier Blondin a une assurance telle quand il est sur sa corde, qu'il semble qu'il suffirait de prendre son balancier pour accomplir les mêmes prodiges d'adresse.

24 janvier 1878

Chapitre XIX

Nous avons raconté, à l'aide des notes qui nous ont été fournies par le héros du Niagara, et aussi à l'aide de documents puisés dans les collections de journaux américains, anglais, italiens, portugais, espagnols et français, les aventures du chevalier Blondin depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Nous n'avons rien inventé, rien exagéré, rien altéré. Si parmi nos lecteurs il s'en trouvait quelques-uns qui ne voulussent pas se contenter de notre affirmation, ils pourraient se convaincre de notre sincérité, de notre exactitude en consultant *l'Opinion*, *la Gaxeta* de Madrid, le *Javaasche-Courant* de Batavia, *l'Indépendance belge*, le *Times*, le *Pall Mall Gazette* de Londres, le *New York Herald*, *la Gazette de Cologne*, *la Nouvelle presse libre* de Vienne, *le Journal de Genève*, le

Journal de Saint-Petersbourg, la plupart des journaux de Paris et une infinité d'autres feuilles dont la liste remplirait un volume.

Il nous reste à résumer rapidement l'existence prodigieuse de notre héros et à le montrer tel qu'il est dans la vie privée.

Depuis qu'il fait ses exercices de haute corde, c'est-à-dire depuis 1859, Blondin a parcouru successivement :

L'Angleterre, l'Amérique du Nord, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Autriche, la Bavière, la Prusse, le Hanovre, la Russie, la Pologne, la Belgique, les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Chili, le Pérou, le Brésil, la France.

Il a eu pour spectateurs, dans ces diverses nations :

Le président Grant ; S. A. R. le prince de Galles ; S. M. Louis II, roi de Bavière ; S. M. don Luis 1^{er} roi du Portugal ; S. M. Isabelle II, reine d'Espagne ; S. A. R. le prince des Asturies ; S. M. le czar Alexandre II de Russie ; S. M. Guillaume I^{er} roi de Prusse ; S. M. Georges V roi de Hanovre ; S. M. François-Joseph I^{er}, empereur d'Autriche ; S. M. Victor-Emmanuel, roi d'Italie ; S. S. Pie IX, pape ; S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges. Il a reçu de ces souverains, en témoignage de leur admiration :

La médaille commémorative du Niagara ;

La grande médaille en or de l'exposition de Londres ;

La médaille de Melbourne ; La médaille de Montevideo ;

L'étoile du 1^{er} régiment de Washington-Gray ;

La croix de chevalier d'Isabelle la Catholique ;

Une bague du czarewitch ;

Une bague du roi de Bavière ;

Une garniture de boutons des rajahs ;

Et une infinité d'autres bijoux d'une valeur considérable.

Le nombre de ses ascensions depuis le Niagara dépasse actuellement trois mille.

Si l'on calcule que le câble sur lequel il a exécuté ses exercices n'avait jamais moins de cent mètres de long et qu'il le parcourait toujours 6 fois, on arrive à constater que Blondin n'a pas fait moins de deux mille quatre cents kilomètres entre ciel et terre, soit la distance de Paris à New York.

Les cordes dont il fait usage ont été toutes confectionnées à Londres sous sa direction.

Il y en a de différentes dimensions et de différentes natures.

Les unes sont en chanvre, les autres en fil de fer ; — la principale en aloès.

Dans la baraque qu'il possède à Londres, tous ces appareils rangés rappellent l'aspect d'une cale de vaisseau de guerre.

La baraque de Blondin est elle-même une curiosité.

Construite en voiles de navires, numéros 1 et 2, elle occupe une surface de plus de 2.000 pieds. Sa hauteur est de 50 pieds, sa longueur de 400 pieds et sa largeur de 300 pieds.

A l'intérieur, elle ressemble assez exactement à la nef du palais de l'exposition de Londres. Une foule de drapeaux de tous les pays se composent entre elles à l'aide d'écrous en cuivre.

Leur longueur totale est de vingt-quatre pieds, leur poids de quarante et une livres.

Il est peu de personnes qui n'aient pas vu au moins une fois le héros du Niagara. Quelques uns cependant nous ont écrit pour nous demander son portrait.

Voici son signalement, d'après le passeport à l'aide duquel il voyage :

Âge : 54 ans ;

Taille : 1m65 ;

Cheveux : blonds ;

Front : découvert ;

Sourcils : blonds ;

Nez : régulier ;

Barbe : blonde ;

Yeux : bleus ;

Menton : rond ;

Visage : ovale.

À ce portrait, tracé par une plume officielle, il manque le trait principal : l'expression.

Le visage de Blondin exprime avant tout une grande bonhomie. Le roi du câble est bon, nous l'avons vu d'ailleurs depuis le commencement de ses mémoires.

Devenu chef de famille à onze ans, par suite de la mort de son père, il a soutenu sa mère, élevé sa sœur et ses deux frères, et aujourd'hui il a donné une fortune à sa femme et à ses cinq enfants.

Blondin habite Londres. Il possède, dans un des plus beaux quartiers de la ville, un appartement organisé ; il a ses chevaux, ses voitures , ses domestiques.

Mais jamais il n'oublie le temps où son logis reposait sur quatre roues, et sa vie est des plus simples.

Son plus grand plaisir est de rester dans sa maison, qu'il anime de sa gaieté, de ses bons mots.

C'est lui qui disait un jour :

- J'aurai beau faire fortune, avoir des actions, des monceaux d'or, des mines de diamants, je ne serai jamais qu'un homme *de sac et de corde*.